

Le Concours littéraire de Lanaudière présent depuis 39 ans : 1977-2016



Joliette
Édition privée
2016



PRIX DE PHOTOGRAPHIE HÉLÈNE-PEDNEAULT
du Concours littéraire de Lanaudière 2014



Céline Michaud (L'Assomption)
« *Labour dans un champ entre Point-du-Jour Nord,
Lavaltrie et Point-du-Jour Sud, 29 octobre 2013* »

**Le Concours littéraire de Lanaudière
présent depuis 39 ans :
1977 – 2016**

**Le Concours littéraire de Lanaudière
présent depuis 39 ans :
1977 – 2016**

**Remise des prix :
le Prix Anémone – René-Martin
le Prix de poésie Louis-Joseph-Doucet
le Prix de fiction Réjean-Olivier
le Prix de la Nouvelle
Histoire du concours
Liste des récipiendaires
(1977-2016)
et
Textes des auteurs honorés en 2016
Édité par Réjean Olivier
et Dorothy Leigh**

**Joliette
Édition privée
2016**

Collection Œuvres bibliophiliques de Lanaudière

Édition format papier :

ISBN 978-2-924448-63-2 (Édition privée)

ISBN 978-2-923650-37-1 (Éditions Point du jour)

Éditions numérique : 978-2-924448-64-9

Dépôt légal : 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Photo de la première de couverture : Assemblage de clichés d'imprimerie, archives personnelles de Yolande Gingras, janvier 2016.

Photo de la quatrième de couverture : Écriteau dans les jardins de la Maison Antoine-Lacombe, archives personnelles de Yolande Gingras, août 2015.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Vedette principale au titre :

Le Concours littéraire de Lanaudière présent depuis 39 ans : 1977-2016. Remise des prix : le Prix Anémone–René-Martin, le Prix de poésie Louis-Joseph-Doucet, le Prix de fiction Réjean-Olivier : histoire du concours, liste des récipiendaires (1977-2014), le Prix de la Nouvelle et textes des auteurs honorés en 2016.

1. Littérature québécoise – Québec (Province) – Lanaudière. 2. Littérature québécoise – XXI^e siècle. 3. Concours littéraire de Lanaudière – Histoire. 4. Prix littéraires – Québec (Province) – Lanaudière. I. Olivier, Réjean, –1938- . II- Leigh, Dorothy, 1947- . III. Collection.

PS8255.L35C662 2012 C840.8'0971441

PS9255.L35C662 2012 7

MOT DE LA PRÉSIDENTE

M'assurer que la lecture et l'écriture comptent parmi les passe-temps procurant le plus de bien-être possible à ceux qui s'y adonnent, voilà un de mes vœux les plus tenaces. Je ne crois pas être la seule à espérer autant de bonnes grâces chez mes semblables, toutes catégories d'âges, hommes et femmes, avouant que le plaisir de lire et d'écrire ait compté à un moment ou l'autre dans leur vie.

La preuve nous est donnée que pour certains, la chose demeure possible et même essentielle à une existence où l'imaginaire ne prend pas de vacances. Depuis plus de dix ans, alors que se tient notre Concours littéraire biennal, le nombre de participants variant d'une fois à l'autre, nous sommes heureusement surpris de constater la hardiesse de ces jeunes et moins jeunes qui tentent une participation et relèvent peut-être même le défi de leur vie, nous ne savons pas.

Nos critères sont élevés et les membres de nos jurys respectent ces derniers; les textes primés doivent refléter la rigueur exigée tout en considérant que nous nous adressons toujours à des non-professionnels, à des gens qui n'ont jamais publié mais qui peut-être en rêvent. Pour certains, leurs rêves deviennent réalité et si cette reconnaissance les amène plus loin, tant mieux.

Ce qui importe : la joie et le bonheur d'écrire afin que d'autres éprouvent la joie et le bonheur de lire.

Vous avez entre les mains les textes primés pour l'édition 2016 de notre Concours et pour la première fois, le Prix de la Nouvelle. Certaines catégories n'ont pas trouvé preneurs ou preneuses, cette situation nous indique que les textes ont été évalués sérieusement de part et d'autre et nous nous devons de respecter nos critères par respect pour les gagnants précédents.

Cependant, pour la première fois, nous remettons le Prix Anémone-René-Martin créé à l'intention des auteurs-es qui publient à compte d'auteur « avec persévérance et en dépit de tout ». Vous aurez l'occasion de lire un extrait de la publication qui a attiré l'attention des membres de notre comité pour l'édition 2016 du *Concours littéraire de Lanaudière*. Sincères félicitations à tous ces audacieux et audacieuses qui se laissent emporter par la frénésie de l'écriture.

Yolande Gingras
Septembre 2016

HOMMAGE À MICHÈLE DE LAPLANTE

(1944-2010)

FONDATRICE DU CONCOURS LITTÉRAIRE DE LANAUDIÈRE

(1977-2016)

Michèle de Laplante est née à Montréal en 1944; elle est décédée le 15 août 2010 à Berthierville à l'âge de 65 ans. Pour essayer de comprendre le parcours littéraire de Michèle, le texte de présentation se divise en trois volets : le terreau familial, journalisme et production littéraire, la poète¹.

Terreau familial (1944-1965)

La carrière littéraire de Michèle de Laplante a pris naissance dans un terreau familial propice. En effet, son père était journaliste, sa mère, émailleuse. Les deux étaient de grands lecteurs. Il y avait une bibliothèque familiale que Michèle a fréquentée en bas âge. Elle reçut donc très tôt la piqure de la lecture. L'accès à la bibliothèque familiale était facile. Plus tard, elle entra dans la bibliothèque de son père, elle aussi bien garnie, où prenaient place des livres de sciences, des dictionnaires, des œuvres de grands romanciers et poètes ainsi que quelques livres à l'index.

¹ Texte de Louis-Marie Kimpton.

Son goût pour la lecture est immense. À titre d'exemple, à 14 ans, elle avait lu toute l'œuvre théâtrale de Molière. Grâce à la lecture, elle mettra en place les trois volets de son parcours littéraire : théâtre, roman et, bien entendu, poésie. Encore jeune, Michèle est marquée par les poètes suivants : Francis Jammes, Charles Péguy, Paul Claudel. À ceux-ci, s'ajoutera, à l'âge de 16 ans, Paul Valéry. Au début des années 1960, lors du bouillonnement poétique du Québec, elle s'intéressera aux poètes québécois, dont Gatien Lapointe qu'elle rencontrera en 1963 lorsqu'il viendra parler aux étudiants du Collège Saint-Denis. Elle sera charmée par sa belle poésie qui prend toute sa dimension dans *L'Ode au Saint-Laurent*. Il y aura également parmi ses premiers poètes québécois, Alain Granbois, Fernand Ouellette, Jean Royer, Hélène Dorion et Anne Hébert.

Son goût pour la lecture d'œuvres littéraires la pousse à écrire. Comment cela a-t-il commencé? Un jour, elle remarque dans le bureau de son père un grand globe terrestre. Ce dernier remarque l'intérêt de l'enfant pour cet objet. Un plan mijote dans sa tête. Il achète un taille-crayon en forme de globe terrestre pour Michèle qui a alors 6 ans. Le père pose une condition à sa fille en lui remettant ce cadeau : elle doit écrire quelques mots concernant ce don. Michèle s'exécute.

Elle écrit son premier roman pour enfants à l'âge de 9 ans. Deux ans plus tard, son premier poème naît. Entre 13 et 15 ans, elle produit plusieurs petites pièces de théâtre inspirées de la civilisation grecque. Faut-il le préciser, Michèle fréquente à cette époque un collège classique. Déjà, dès ces années, elle trace son parcours littéraire sous les trois formes que sont le théâtre, la fiction et la poésie.

À 16 ans, elle reçoit le premier prix de poésie du Collège Marie-Anne, les huit niveaux confondus. L'année suivante, elle écrira un petit roman pour adolescents. La vie continue, elle optera pour le journalisme et la production littéraire.

Journalisme et production littéraire

En 1972, elle commence sa carrière journalistique qui durera près de 30 ans. Sa profession s'exercera en région. Elle oeuvrera notamment pour le journal *Des Rivières* de Bedford, *L'Avenir de Brome Mississiquoi* de Farnham, *Le Canada français* de Saint-Jean et le *Joliette Journal*. Elle signera plusieurs chroniques dans la revue *La Vie berthelaise* de Berthierville.

Cependant sa carrière journalistique n'entrave pas son désir de créer. Ainsi, en 1973, elle obtient le premier prix pour son conte de Noël, dans le cadre d'un concours du journal *La Terre de chez nous*. En 1974, elle se mérite le premier prix de création théâtrale pour sa pièce *Le Tric-Trac* à Cowansville.

Deux ans plus tard, elle fonde une maison d'édition sans but lucratif : Les Éditions de la Tombée. Cette maison d'édition publiera, au cours des ans, plusieurs brochures, plaquettes et un certain nombre de livres d'auteurs de la région et d'ailleurs Michèle lancera le Concours littéraire de Lanaudière en 1977. En 2005, le Concours littéraire de Lanaudière s'incorporera pour devenir un organisme sans but lucratif. Puis, Michèle assumera la présidence de cet organisme et continuera de siéger au conseil d'administration du concours à partir de 2008. Elle est très heureuse que cette initiative qu'elle a mise sur pied se perpétue.

Au cours de deux années consécutives, en 1981 et en 1982, elle s'est mérité le prix de la poésie moderne de la revue *Vertet*, une réalisation de l'Association Arts et Lettres du Québec. Pendant plus de 20 ans, Michèle a participé à plusieurs anthologies poétiques. Elle a notamment produit plusieurs poèmes dans le cadre du concours annuel de la FADOQ-Mauricie, et ce, depuis les débuts de cette initiative. La participation à cette activité lui a permis de se mériter une mention d'honneur et un 4^e prix d'excellence. Au cours des 30 dernières années, elle avait écrit un certain nombre de romans dont *Grand Remous*, *La Goutterelle*, *Villa Eugénie*, *Autopsie d'un rêve* et récemment, *L'Ébranlement*. Mais, Michèle est d'abord poète.

La poète

Au cours des ans, Michèle s'était constitué une bibliothèque où la poésie régnait en maîtresse. Les oeuvres des poètes européens et québécois d'aujourd'hui s'y côtoyaient. On y retrouvait entre autres, Donald Alarie, Louise Warren, Jean-Paul Daoust, François Charron, Pierre Morency, José Aquelin. Motivée par la lecture des oeuvres de ces poètes, elle a écrit des recueils de poèmes, dont *Cité de la Dauversiaire*, *Glanures*, *L'Effort des arcs-en-ciel*, *Manteaux de pluie* (en collaboration avec Jean-Pierre Rivest), *Étymologie et psycharbre* et *La Femme verte*. Cette dernière oeuvre, parue une première fois en 1982, a été rééditée en 2001. Dans ce recueil, Michèle nous fait part de sa préoccupation environnementale. Ce questionnement rejoint plusieurs lecteurs. Incidemment, *La Femme verte* fut lue à deux reprises sur les ondes de Radio-Ville-Marie par Michel Jacques. Cette oeuvre résolument humaine dans ses préoccupations contient un aspect spirituel en filigrane.

Par la suite, Michèle de Laplante nous a livré des réflexions poétiques. En effet, avec *Mémoire de la lumière*, elle jette un regard d'espoir sur le monde. Elle affirme : « *Je suis parcelle de Lumière et fragment de la Source...* » La lumière appelle l'amour et la tendresse. « *Va. Ton corps s'abolit dans Ta source. Car ta source, c'est l'amour.* » Il y a bien sûr la douleur. Des poèmes comme « Le harnais », « La haine » et « Douleur » l'attestent. Elle établit un lien avec *La Femme verte*, car pour elle la création est primordiale. Elle conclut par ces beaux vers : « *Magnifie ton cœur, il battra au rythme de ta grandeur. Et l'abondance viendra par magie.* » Un style simple dépouillé avec des mots évocateurs.

**« MERCI, MICHÈLE DE LAPLANTE,
POUR TOUT CE QUE TU AS FAIT
POUR LES LETTRES
DANS LANAUDIÈRE. »**

2016

Prix Anémone–René-Martin
Jeannine Beauséjour-Riopel,
Saint-Charles-Borromée

Prix de poésie Louis-Joseph-Doucet
Mathieu Voghel-Robert,
Saint-Jacques-de-Montcalm

Prix de fiction Réjean-Olivier
Madeleine Leroux,
Joliette

Prix de la Nouvelle
Mathieu Voghel-Robert,
Saint-Jacques-de-Montcalm

Mention :
Gil Tocco,
Lanoraie

CONCOURS LITTÉRAIRE DE LANAUDIÈRE

2 OCTOBRE 2016

REMISE DES PRIX

HORAIRE SUGGÉRÉ :

12 h 30 : Arrivée au Musée d'Art de Joliette, Espace Créatif Desjardins
pour préparatifs et accueil des invités (membres du CA).
Musicien : Jean-Pierre Gagnon, guitare acoustique
Photographe : Sylvain Latulippe
puis, accueil des invités à partir de 13 h 30 (musique sans paroles)

14 h 00 : Accueil dans la salle, salutations et présentation des membres du
CA et organisateurs du concours (aussi présenter le musicien)
Explication brève du CLL et déroulement de l'événement
d'aujourd'hui.

14 h 15 : **Remise du Prix Louis-Joseph-Doucet : Mathieu Voghel-Robert**
- en présence d'un membre du conseil, Dorothy Leigh et une des
sœurs Desjarlais aussi présentes.

Remise du Prix Réjean-Olivier : Madeleine Leroux en présence d'un
membre du jury pour ce prix (Claude Daigneault) et Réjean Olivier.

14 h 35 Pièces musicales

14 h 45 **Remise du Prix CLL de la nouvelle : Mathieu Voghel-Robert**
- en présence d'un représentant de la députée Véronique Hivon et du
député André Villeneuve, Alexandre Martel + membre de ce même jury
(Louise Plante).
(Louise aura expliqué au préalable l'attribution de ces prix....)

Remise de la mention Prix CLL de la nouvelle : Gil Tocco

- en présence de la représentante du député Mathieu Lemay et de la députée Lise Lavallée, Mme Denise Larouche et Louis-Marie Kimpton

15 h 15 Pièces musicales

15 h 30 Remise du Prix Anémone René-Martin

Yolande G. explique la création de ce nouveau prix.... pourquoi Anémone? Prix reconduit à tous les deux ans et remis s'il y a lieu. Présentation de la lauréate par la lecture d'un texte lu par la présidente, Yolande G.

Dévoilement du nom de la lauréate : Jeannine Beauséjour-Riopel et remise du prix en présence de Mme France Martin de la librairie Martin Express de Joliette + Yolande G.

Quelques mots de la lauréate.....

Lancement du livre *Concours littéraire de Lanaudière 2016*, en présence de tous les gagnants.

Le livre se vendra 5 \$ ce même jour.

Rappeler la création du Prix Albert-Chartier de la BD qui n'a pas trouvé preneur pour cette première année, mais qui sera à nouveau annoncé. Prochain concours en 2018, 40 ans d'existence seront soulignés. Les annonces paraîtront en novembre 2017.

Voilà une petite idée de l'horaire, sachant très bien que celui-ci peut être adapté à la situation.....

À la fin, le guitariste joue quelques airs de fête alors que nous socialisons et chantons heureux anniversaire à notre fidèle et bonne amie Dorothy Leigh. Merci et bonne fin de journée!

Yolande Gingras pour les membres du CA du Concours littéraire de Lanaudière.

À 16 h 10, les lauréats seront interrogés par Mme Ghislaine Bourcier, en direct de la station de radio de St-Gabriel-de-Brandon, pendant son émission sur la littérature. Durée totale des entrevues : entre 20 et 25 minutes.

Le Grand Prix littéraire René-Martin



Tableau à l'huile exposé à la Librairie Martin de Joliette,
peint à partir d'une photo de Gaby.
(Photo : Réjean Olivier, Joliette, 2005)

Né à Joliette en 1897, René Martin a fait ses études au Séminaire de Joliette. Après avoir été élève arpenteur avec son père Alcide, puis voyageur de commerce, il fonda, en 1925, la librairie qui a longtemps porté son nom à Joliette sur la Place Bourget.

Cousin de Claude-Henri Grignon et de Germaine Guèvremont, il s'est toujours intéressé à la littérature, mais aussi, en bon Lanaudois, à la musique. Violoncelliste, membre de la Société d'opérettes de Joliette, il était remarqué par la qualité de sa voix de basse. Il fut très impliqué dans les activités religieuses, commerciales et patriotiques de son milieu. On se souvient encore de lui comme fondateur et premier directeur musical des Chanteurs de la Place Bourget. René Martin est décédé le 25 février 1957, laissant dans le deuil son épouse Clémentine Roch, ses enfants : Madeleine (Marcel Sansregret), Agnès (Germain Villeneuve), Colette (Fernando Villeneuve), Roland-Roch (actuellement vicaire général au diocèse de Saint-Jean), Monique (Me Marcel Sarrazin), Jacques (Colette Ducharme), Cécile (Marcel Masse) et Pierre (Claire Mayer).

L'œuvre de la librairie a pu continuer après son décès en se transmettant d'abord à son épouse Clémentine, puis à Jacques qui en devint propriétaire en 1963, puis enfin à France et René Martin, fille et fils de Jacques, qui depuis 2005 ont décidé de poursuivre la mission de leur grand-père.

Le Prix Anémone – René-Martin

Un peu d'histoire...

L'anémone est une fleur poétique par son nom, sa symbolique, son histoire et son allure délicate. Célébrée par Alfred de Musset, cette « fleur passion » est appelée également « fleur du vent » car ses graines garnies d'une petite hampe duveteuse sont emportées par le vent à maturité, et parfois très loin.

Son nom dérivé du grec *anemos* (le vent) nous rappelle son rôle dans la mythologie grecque où elle était une nymphe dont Zéphir, dieu des vents, s'était épris. Son épouse, jalouse, transforma alors la nymphe en fleur : l'anémone.

Une autre légende l'a fait naître à la mort d'Adonis, amant de la déesse de l'amour Aphrodite. De celui-ci, mortellement blessé par un sanglier, jaillirent des gouttes de sang qui se transformèrent en anémone en touchant le sol.

Elle fut introduite en France, fin XVII^e siècle, par Bachelier, botaniste rentrant d'un voyage à Constantinople. Elle se répandit rapidement en région parisienne, Normandie et Grande-Bretagne. Au XIX^e siècle, on en dénombrait plus de mille variétés dont la palette de couleurs des fleurs allait du blanc éclatant au pourpre en passant par le rose et le violet. C'est de cette époque que date la « Merveille de Caen » qui a une hauteur inhabituelle de 40 cm environ.

Au Moyen Âge, on l'a souvent confondue avec l'adonis, dont elle est proche morphologiquement. À l'époque, elle symbolisait l'abandon.

De nos jours, elle incarne en général un amour passionné mais fragile, menacé. Mais le symbole varie selon sa couleur :

rouge, elle symbolise plutôt la persévérance ;
jaune, la constance ;
et violette, la tristesse, la douleur.

**Récipiendaire du
Prix Anémone–René-Martin**

Jeannine Beauséjour-Riopel
Saint-Charles-Borromée

**PRESENTATION DE MADAME JEANNINE
BEAUSÉJOUR-RIOPEL**

**LAURÉATE DU PRIX ANÉMONE RENÉ-MARTIN
DU
CONCOURS LITTÉRAIRE DE LANAUDIÈRE**

2 OCTOBRE 2016

L'auteure dont nous voulons souligner le travail d'écriture méritoire est originaire de Saint-Liguori près de Joliette, petit village compris dans la Nouvelle-Acadie où se sont installés de nombreux Acadiens et Acadiennes expulsés de leur coin de pays au milieu du XVIII^e siècle et dont elle est elle-même une descendante.

Cette auteure nous souligne que déjà toute petite, elle adorait se faire raconter des histoires, que grand-maman appelait des contes, justement; elle était éblouie par cette grand-mère, son père et sa mère tout autant.

Quand vint le temps des petites classes, sa hâte de savoir lire primait sur tout, davantage quand elle prenait connaissance des lectures à venir dont elle rêvait d'avance... et puis, les religieuses, enseignantes de français, lui apprirent l'importance de bien parler « son français ». Plus tard, installée à la grande table de la cuisine, avec fierté elle rédigeait les lettres que sa grand-mère lui dictait à l'intention de la parenté éloignée, quelle heureuse complicité petite-fille et grand-maman!

Gorgée d'assurance à la fin de son cours à l'École normale de Joliette, elle participa à un concours de poésie et y gagna le deuxième prix, mais elle crut que le temps n'était pas venu pour une « carrière d'auteure » en dépit d'une si agréable reconnaissance pour une première tentative.

Les années passèrent et puis vint le temps où, sous le toit d'une chaude maison de Saint-Liguori, une jeune maman racontait des histoires à ses enfants amoureusement endormis.

D'enthousiasmantes occasions d'écriture se présentèrent auxquelles notre auteure ne pouvait renoncer : rédaction d'adresses lors d'anniversaires, correspondance avec des amies d'enfance... mais encore, question de publier, cela restait à l'intérieur du cercle de famille.

Les années passèrent encore et puis... vint le temps où, sous le toit d'une chaude maison de Saint-Liguori, une jeune grand-maman et un aussi jeune grand-papa découvraient et s'amusaient de partager les jeux de leurs adorables petits-enfants... se délectant d'un livre avec eux à tout moment.

Alors que le temps lui laissait du temps pour elle, notre auteure entreprit de suivre le cours de *Français correctif* offert au Cégep de Joliette sans doute dans le but de réaliser enfin quelques rêves d'écriture.... auxquels elle souscrira d'emblée en l'an 2000, l'année de tous les possibles, ce sera son millénaire! se dit-elle.

La Bibliothèque de Saint-Charles-Borromée, sa ville d'adoption depuis lors, organise un concours d'écriture, elle décide d'y participer en envoyant un texte intitulé, *Lettre à un enfant*, qui sera primé et paraîtra dans la revue *Les quatre saisons municipales* de Saint-Charles-Borromée, elle en rougit de bonheur; il n'en faut pas plus pour que cette même année, elle s'inscrive à un collectif littéraire *Femme=solution* où ses textes sont publiés... ce fut la révélation qui annonça le début d'une nouvelle histoire, son histoire d'auteure « prête à tout ».

En 2002, armée de courage et de confiance en elle-même, elle publie à compte d'auteure, un recueil d'anecdotes rappelant le quotidien des années 1940 à 1960, *Souvenirs champêtres* aux Éditions de la Rose, un charmant début tout en douceur.

Le cœur et l'esprit débordant d'imagination, elle s'inscrit aux ateliers d'écriture donnés à la Bibliothèque Rina-Lasnier par Linda Amyot, brillante et renommée écrivaine. Tous ces chemins de longue date poursuivis lui indiquèrent que l'issue la verrait créative et persévérante.

Son projet d'écriture allait prendre vie, un personnage s'imposait à elle depuis longtemps et elle se devait de lui donner une vie à raconter. De nombreuses recherches, plusieurs pages noircies, un plan structuré ... et son rêve devenait tranquillement réalité, car elle avait adopté une discipline héritée des siens,

ancêtres et parents, institutrices et autres écrivains qui lui avaient fait découvrir son grand rêve d'auteure, un rêve possible!

Depuis trois ans, le Festival de la Nouvelle-Acadie peut compter sur sa présence au Salon des auteurs-res qui se tient à Saint-Liguori dans le cadre de ce festival. Justement, le lancement du livre qui nous suggéra la remise du prix ANÉMONE RENÉ-MARTIN offert pour la première fois à un auteur pour souligner sa « persévérance en dépit de tout », eut lieu le 12 août dernier au Salon des auteurs-res en présence de nombreux parents, amis-es et visiteurs.

Une magnifique journée et un merveilleux rêve éveillé devenu réalité pour Madame Jeannine Beauséjour-Riopel. Les membres du Concours littéraire de Lanaudière se joignent à moi pour vous féliciter, de même que tous ces gens rassemblés ici pour célébrer l'écriture sous toutes ces formes. Bravo ma chère dame!

TOME 1

Histoire d'autrefois au fil des jours

(Extraits de textes)

Première partie

[...]

Un soleil resplendissant se levait sur Belle-Rive en ce premier dimanche de juin 1897. À l'horizon, quelques nuages couraient se cacher derrière les Laurentides pour échapper à l'évaporation. Le ciel s'était mis de la partie. Ce soleil radieux mettait en évidence la verdure des arbres, une brise matinale transportait subtilement les parfums les plus discrets. Avec le gazouillement des hirondelles et la rumeur des rapides sur les galets, on aurait dit que la nature avait réuni tous ses attraits pour faire de Belle-Rive un des plus beaux villages du Québec. *(Page 11)*

[...]

Damien se leva avec lenteur. On aurait dit que ses pieds étaient attachés à des boulets. Ses membres étaient d'une lourdeur qui le rendait malhabile à chacun de ses mouvements. Il avait la rage au cœur depuis plusieurs mois et ça allait en s'accroissant.

Il n'y avait pas que de la colère, il y avait de la peine aussi. Il n'arrivait pas à démêler les deux. C'était comme relié, indissociable. Sa mère était décédée il y avait bientôt deux ans. Il en avait versé des larmes pour cette mère si belle et si jeune encore. Ses yeux pleins d'amour pour lui s'étaient fermés à jamais, si vite, trop vite. Il savait qu'il était son préféré, par sa personnalité imprévisible. Toujours le mot pour rire, une histoire à raconter, il aimait tant son rire, sa tête qui basculait en arrière en déployant son épaisse chevelure ondulée. Qu'elle était belle!

Injustice, colère, peine, son cœur en était plein. Heureusement depuis quelque temps, une idée s'imposait à lui comme une percée de soleil dans les nuages. Il avait un rêve, un rêve qu'il essayait d'étouffer sans succès. Un rêve qui le poursuivait et le rattrapait de plus en plus souvent. Il croyait même qu'il s'était logé au creux de sa poitrine.

Comme une hirondelle dans une cage qui bat des ailes et essaie de s'envoler. Ce n'était pas lui qui possédait un rêve, c'était le rêve qui le possédait. Il savait très bien que les hirondelles ne vivent pas en captivité. S'il ne vivait pas son rêve, mourrait-il comme l'hirondelle au fond de sa cage? Il se sentait déchiré et n'arrivait plus à retrouver la paix intérieure. *(Page 12)*

[...]

Il partit donc avec l'idée bien arrêtée de prendre son temps. En ce matin de juin, il en profiterait pour réfléchir calmement dans le silence, en évaluant les pour et les contre de son projet. Tout dans la nature lui envoyait un message de renouveau. Les bouleaux aux feuilles vert tendre, le thé des bois qu'il pouvait cueillir à portée de la main. Les couples de grives qui se reléguaient à leurs nids pour nourrir leurs petits affamés. Même l'air qu'il respirait sentait meilleur, chargé du parfum des pruniers et des pommiers en fleurs. *(Page 15)*

[...]

Deuxième partie

[...]

— Avez-vous vu ce matin, la famille Boisvert qui vendait tout, sur le perron de l'église? Un jour de cérémonie en plus! Une bande de parias! Quitter leur terre, fermer leur maison, vendre leurs animaux, tout ça pour se payer un billet de train pour les États. Les États, dit-il en élevant le ton, pour aller travailler aux États, comme si l'or poussait dans les arbres!

— Bien voyons donc, papa, dit Paul-André, ils ne sont pas les premiers, l'émigration n'arrête pas depuis deux trois générations. Il y en a qui partent et puis qui restent, d'autres qui reviennent, ils s'essayaient...

Damien devait leur annoncer son intention, sinon il allait éclater.

— C'est vrai, c'que Paul-André dit, on a le droit d'essayer, c'est ce que je compte faire à l'automne, papa!

— Quoi? Tu vas t'exiler aux États? Ah ben baptême! Tu ne parles pas un mot d'anglais!

Il sembla à Charles que cet argument allait freiner l'élan de son fils.

— Ce n'est même pas nécessaire, il y a des paroisses entières qui ne parlent que le français.

— Puis ta religion, lui dit Charles sur un ton de rancœur.

— Y'a des églises, des prêtres, des écoles, des magasins, puis de l'argent!

— D'où te viennent ces renseignements? demanda Charles, un peu décontenancé.

— Des recruteurs. Ils posent des affiches un peu partout, arrêtent dans les hôtels et expliquent comment on peut vivre là-bas. On est sûr d'avoir un job en arrivant, puis bien payé à part ça.

Damien sentit qu'il reprenait confiance en lui. On aurait dit que la petite hirondelle s'était calmée, comme rassurée qu'elle sortirait un jour. Son père posait des questions, au moins il ne s'était pas complètement fermé.

— Où ça un job? enchaîna Charles, incrédule.

— Dans les filatures de coton, papa. Les usines poussent comme des champignons. On manque de main-d'œuvre. Puis quand j'aurai assez d'argent, je reviendrai.

— Pas sûr ça. Ils vont te contaminer, dit Charles encore sur ses gardes. (*Pages 24-25*)

Huitième partie

[...]

Tous ces gens de Belle-Rive vivaient leurs soucis au quotidien. Aimer, travailler, survivre, perdre, gagner, s'exiler, revenir, naître et mourir. Tous et toutes ne reconnaissaient pour soutien que la foi, la foi en des jours meilleurs, en une vie plus facile, en leur Dieu protecteur. Ce nouveau siècle, ce vingtième siècle aux promesses insensées, selon la plupart, parviendra-t-il à ramener ses brebis au bercail? Ce Québec, déchiré par l'exode de la moitié de ses habitants, réussira-t-il à convaincre ces hommes et ces femmes, épris de liberté, à revenir sur leurs terres ? Ces familles, ancrées dans le sol de leurs ancêtres, continueront-elles à se décimer, déchirées dans leur chair par le départ de leurs enfants? Ce peuple d'origine française, gouverné par l'Empire britannique et attiré par son pays voisin, gardera-t-il son identité? Qu'arrivera-t-il aux gens du Québec, aux gens de Belle-Rive, à ceux d'Holyoke?

Damien et Xavier constituaient les parfaits exemples au sein de ce peuple qui vivait une telle situation. Belle-Rive, Holyoke, Canada, États-Unis, deux villages, deux pays, deux hommes, deux destins, un rêve!... Autant à Belle-Rive qu'à Holyoke, la quête du bonheur doit recommencer chaque jour.

L'espérance habite chacun des êtres, les uns plus habiles que d'autres à trouver leur chemin. Ils expérimentent tous au fond du cœur ce désir brûlant d'être heureux. Trouveront-ils leur route? (*page 405*)
23

TOME II

Dans la tourmente, vers l'accalmie Neuvième partie

[...]

Améline était assise près du berceau et ne le quittait pas des yeux. Elle voyait ce bébé si fragile, si démuni, au beau milieu de l'hiver, sa maman ne l'avait pas encore serré dans ses bras. Elle pensa à grand-maman Rosanna, à monsieur Smith, si gentils envers eux. Elle s'endormit dans la chaise au son des *Ave Maria* et des *Notre Père*.

Amélie était toujours inconsciente. Damien s'approcha du lit et lui chuchota :

— Tu as eu un beau garçon, il s'appelle Firmin comme ton père. Je t'en supplie, réveille-toi.

Amélie ouvrit les yeux et prononça : « Firmin ». Ses yeux se refermèrent aussitôt, sa respiration s'arrêta.

— Non, Amélie, non, reste avec moi!

Damien la tenait dans ses bras, l'embrassait, la serrait contre lui comme pour lui redonner vie. Les femmes entendirent ses cris de douleur.

— C'est fini Damien, dit Clémentine doucement, viens on va prier.

— Prier? Plus jamais, j'prierai. Comment Dieu peut-il enlever une mère à ses enfants? hurla-t-il.

— Laissez-le tranquille, maman. Damien a le droit de se révolter, la pria Philomène.

Philomène pensait comme lui. Elle aurait voulu le prendre dans ses bras et partager une partie de sa peine. Le jour se levait à peine lorsque la nourrice revint tôt comme prévu. Clémentine lui apprit le décès d'Amélie.

— C'est épouvantable! Courage, monsieur Bellerose. Que Dieu vous vienne en aide.

Madame Nadeau prit le bébé dans ses bras.

Prix de poésie Louis-Joseph-Doucet



Détail de la photo de mariage de Louis-Joseph Doucet avec Yvonne Yon-Guyon célébré le 22 mai 1906, à la chapelle du Sacré-Cœur, paroisse St-Jacques, par Guéry Frères photographes, 1854 rue Sainte-Catherine, Montréal, aimablement fournie par Angéline Doucet Nadeau, Montréal, par l'entremise de Lorraine Desjarlais.

Poète et conteur, Louis-Joseph Doucet est né à Lanoraie (1874-1959). Dès son adolescence, il se fait mousse à bord des navires qui cabotent sur le Saint-Laurent. En 1894, âgé de vingt ans, il entreprend ses études classiques au Collège de Joliette.

Après son baccalauréat ès arts (1901), il occupe un poste de surveillant à l'École Normale Jacques-Cartier et enseigne en 1902-1903 à l'Académie Saint-Jean-Baptiste.

Chroniqueur judiciaire à *La Presse* et au *Canada* (1904-1905), il est nommé agent à la Metropolitan Life Insurance Company (1906), après avoir été « pointeur » durant quelques mois à la Compagnie du Grand Tronc. En 1902, il est admis au sein de l'École littéraire de Montréal.

Devenu fonctionnaire au Département de l'instruction publique du Québec, il publie ses recueils de prose et de poésie qui lui valent le titre de prince des poètes du Canada français (1924).

Après avoir contribué à administrer l'École littéraire de Montréal, il fonde, avec Alonzo Cinq-Mars, Alphonse Désilets, Avila de Belleval et Francis DesRoches, la Société des poètes de Québec dont il est élu le premier président.

Louis-Joseph Doucet était marié à Yvonne Yon-Guyon; ils eurent cinq enfants : Laurette (Robert Desjarlais), Georges-Étienne (décédé à 24 ans), Jeanne-Estelle (décédée à un an), Jeanne-Estelle (décédée à cinq ans) et Angéline (Armand Nadeau).

Les cérémonies marquant le centenaire de sa naissance organisées en 1974, à Montréal et à Lanoraie, ont fait ressortir le trait caractéristique d'une poésie intimement liée à la terre. On a réédité à cette occasion *La Chanson du passant*, le premier et probablement le meilleur recueil de ce poète.

Cycle

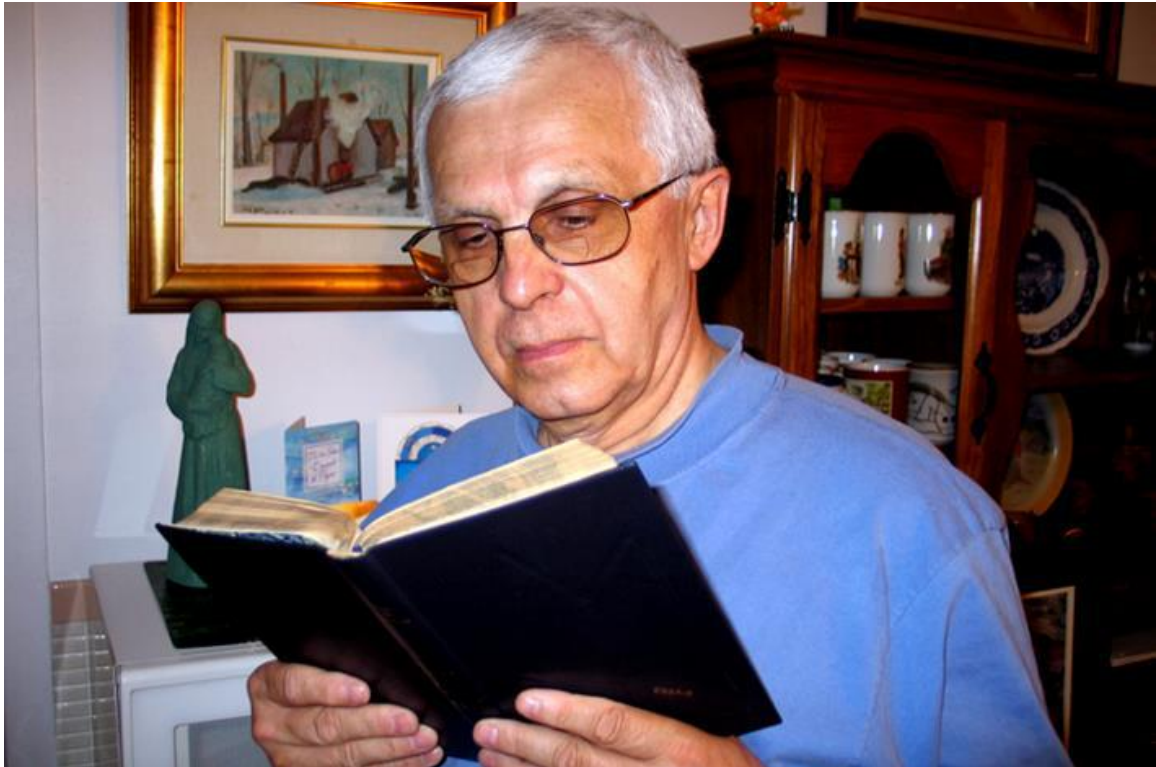
Je cours dans l'aveuglement du matin
Tout semble au ralenti, malgré mon rythme
Mes halètements comme une douce méditation
La lumière en continu percute l'horizon
et s'éclate sur les troncs
Stroboscope de fraîcheur enivrant
Un état second d'un mysticisme libérateur
Je regarde non pas le fil de ma vie, mais le large du
moment
Au loin on perçoit un souffle rauque
La forêt frémit
Le loup semble soudain grotesque
Ce n'est pas son soir
Dans une danse folle aux rythmes saccadés
Des chants primitifs, de sensuels états persistent
La nuit sera chaude
La lune les fixe d'un regard autochtone
Émue elle verse une larme devant l'excitation
grandissante
Le feu crépite
La plage dandine
Le fleuve se berce
Les danseurs baisent
Le ciel est un texte indescriptible
Les astres sont des idéogrammes incompréhensibles
L'étoile oscille sans laisser un sens

ou une signification particulière
Lorsque l'on me dit de regarder vers le ciel
je ne vois que désordre mais j'ai l'œil en extase
car ciel que cette absurdité est significative
Aujourd'hui la houle brisait le pont du navire
Le fleuve moussait sa chevelure
Le fleuve moussait sa chevelure
Le vent et lui discouraient avidement
Le navire venait à contre-courant
briser la fluidité de la conversation
Un parasite dans ce ciel infini
Comme si l'eau et l'air s'unissaient par osmose
Dans ses nuages l'horizon caméléon se confondait
Le bateau blanc paraissait minuscule
et torturé en cavale kamikaze
Les oiseaux au calme d'une baie
observaient l'étranger dans sa lutte au fort courant
Bien que plein de mouvement le décor semblait
immobile
Comme si l'angoisse de la vie retenait son souffle
Road trip de sueur
Esprit de bottine
Dans l'équipe de relève
Ça sent la rotule
Les pneus crépitent dans la neige dure
Ça *spine* dans le rêve
Les basses cognent contre la vitre

Le moteur crache et l'acier crie dans sa lutte contre
nature
Le décor fixe dans un silence lourd
Il dévore le voyageur comme le ferait un trou noir
Dans un bruissement d'arbres
La mort fait un bad trip
L'Épiphanie ailée
La neige sclérosée
Dans cette dernière lumière du jour
Il descend du ciel
S'agrippe au détour
Et se pose sur elle

Mathieu Voghel-Robert,
Saint-Jacques-de-Montcalm

Le Prix de fiction Réjean-Olivier



... lisant Montaigne (Photo : Yolande Pelletier Olivier, 2004).

Bibliothécaire, bibliophile, éditeur et auteur, Réjean Olivier est né le 20 avril 1938 à Sainte-Élisabeth, comté de Berthier. Il poursuit d'abord des études classiques et philosophiques au Séminaire de Joliette (1953-1960) en vue d'obtenir un baccalauréat ès arts de l'Université de Montréal. Par la suite, il étudie à l'École normale secondaire de l'Université de Montréal (1960-1961) où il obtient un baccalauréat en pédagogie (options français, latin et histoire) et un brevet A. Cela lui permet d'enseigner à Saint-Cuthbert, Joliette et La Tuque de 1961 à 1964. Enfin, il entreprend des études à l'École de bibliothéconomie de l'Université de Montréal (1964-1965) où il obtient un baccalauréat en bibliographie et bibliothéconomie.

Réjean Olivier commence ensuite une carrière comme bibliothécaire au Collège de l'Assomption en 1965. Il s'occupe aussi des éditions du Collège. Il s'intéresse alors à l'histoire et à la généalogie. Il est membre fondateur de la Société de généalogie de Lanaudière, membre de la Société d'histoire Joliette-de Lanaudière et de la Société d'histoire de la MRC de L'Assomption.

Après plus de 33 ans à ce poste, il prend sa retraite en 1998. Il fait du bénévolat au Centre régional d'archives de Lanaudière durant deux ans (organisation d'activités culturelles, artistiques et aide aux chercheurs) et il est directeur d'édition du *Dictionnaire des auteurs de Lanaudière*, publié par la Société nationale des Québécoises et Québécois de Lanaudière, le Conseil de la culture de Lanaudière (Joliette) et le Centre régional d'archives de Lanaudière (L'Assomption) en 2000. Il est responsable du site Web *Lanaudière en toutes lettres* (Connexion-Lanaudière) en 2002, lequel continue le dictionnaire des auteurs.

Il possède sa propre maison d'édition (Édition privée). Il a publié près de 200 titres. Il travaille dans ses éditions avec plus de cinquante auteurs.

À l'automne 2010, il publie *Contes, légendes et récits de Lanaudière*, aux Éditions Trois-Pistoles et à l'automne 2011, *Le Temps des fêtes dans Lanaudière*, aux Éditions Point du jour (L'Assomption).

Il est marié à Yolande Pelletier. Ils sont les parents de quatre enfants, Sébastien (Isabelle Miller), Stéphane (Geneviève Carré), Jérôme (Marie-Claude Gervais), Chantal (Vincent Pelsser) et grands-parents de quatre petits-enfants, Charles, les jumeaux Raphaël-Patrice et Alexandre-Réjean et Romy.

Il a été honoré par les députés lanaudois du parti ministériel qui lui ont remis la médaille de l'Assemblée nationale le 2 novembre 2013, lors d'une rencontre particulière au Cégep de l'Assomption. Le lieutenant-gouverneur, l'honorable Pierre Duchesne, lui a aussi décerné la médaille d'argent, le 10 mai 2014, lors d'une grande fête à la Salle Julie-Pothier du Collège Esther-Blondin, à la suite d'une demande présentée par le maire et les conseillers de la Ville de Joliette.

En 2014, il a publié, avec son épouse Yolande Pelletier, un livre électronique gratuit intitulé *l'Encyclopédie joliettaine*, dans le cadre du 150^e de la Ville de Joliette. 33

La boulangerie de mon père

Mon enfance a une odeur, celle de la boulangerie de mon père. On y accédait par la cuisine d'été de la maison paternelle. Un étroit corridor débouchait sur un vaste entrepôt au plancher en ciment, glacial en hiver et torride en été. Bien aligné sur des supports de bois, le pain quotidien attendait d'être chargé dans le grand chariot fermé, tiré par un laborieux cheval, nommé Stan. Toute la famille adorait cet animal paisible qui se laissait flatter et qui acceptait volontiers une carotte qu'un des cinq enfants, en déséquilibre sur la pointe des pieds, lui offrait avec affection. Mais seul mon grand-père paternel parvenait à s'en faire obéir.

Au début de la Deuxième Guerre mondiale, grand-papa, qui vivait avec nous, avait laissé la boulangerie à son fils aîné, mais il s'occupait de la livraison du pain. Grand, mince, l'épaisse chevelure blanche toujours bien coiffée, il avait fière allure. Encore vigoureux malgré ses soixante-dix ans, beau temps, mauvais temps, il partait à bord de la grosse voiture blanche sur laquelle étaient peintes en lettres rouges : *Boulangerie R. M. Leroux*. Le même chariot s'adaptait aux saisons; l'hiver venu, on remplaçait les roues par d'immenses patins.

Grand-papa était connu de tout le monde au village. En même temps que le pain, il apportait aux ménagères les nouvelles fraîches du jour. Il possédait un sens de la répartie peu commun et adorait faire rougir ses clientes par des compliments bien placés. Après le dur labeur journalier, il buvait son petit verre de gin et fumait sa pipe, bien installé dans sa chaise berçante. Il aimait raconter à ses petits-enfants des histoires et des faits vécus et évoquait souvent sa femme dans des termes qui laissaient penser qu'il l'avait beaucoup aimée. Veuf à l'âge de cinquante ans, il ne l'avait jamais remplacée par une autre femme. Je n'avais pas connu ma grand-mère, mais elle vivait un peu dans les récits de mon aïeul. J'ai beaucoup aimé mon grand-père; j'ai appris de lui l'importance de la famille et de nos traditions.

Je ne m'attardais pas dans l'entrepôt. Je me dirigeais vers la porte de la boulangerie, attirée par une odeur familière et pénétrante qui me faisait presque chavirer la tête chaque fois que je l'ouvrais. Que j'aimais ce moment! Je humais avec délice l'arôme sucré de la pâte que l'on travaille sur la grande table de bois enfarinée, l'arôme acide et fermenté des miches que le levain fait doubler de volume, l'arôme mielleux des pains à croûte dorée et épaisse qui sortent fumants du four. Tous ces effluves se mêlant les uns aux autres dans une symbiose incomparable resteront toute ma vie dans ma mémoire olfactive.

J'entrais dans la grande pièce où flottait une fine poussière blanche qui dansait dans la lumière du soleil arrivant par deux grandes fenêtres. Je grimpais sur le haut tabouret placé devant la table à pétrir; ce tabouret était spécialement déposé à cet endroit pour l'usage des enfants. Papa aimait avoir la visite de sa progéniture avec qui il jasait tout en travaillant. Les plus grands amenaient les plus jeunes qui n'avaient pas la permission d'y venir seuls avant d'atteindre l'âge de cinq ans. Inutile de dire que mes cinq ans furent accueillis avec joie, n'ayant plus à supplier mon grand frère de m'y amener.

Je regardais travailler mon père avec fascination. Autour de la grande table de bois, il s'affairait avec ses deux employés. Ils mélangeaient les farines, la levure et l'eau, ajoutant les ingrédients qui donneraient au pain la saveur désirée. Ils obtenaient une belle pâte qu'ils pétrissaient pour en faire un gros monceau. J'avais alors droit à un morceau de pâte. Les mains pleines de farine douce et blanche qui glissait entre mes doigts d'enfant, je confectionnais un bonhomme, différent d'une fois à l'autre. Lorsqu'il était à mon goût, je le mettais sur une tôle graissée et le présentais fièrement à mon père pour qu'il lève, puis cuise avec les autres miches. Plus tard dans la journée, je revenais chercher mon chef-d'œuvre. Souvent, je l'offrais à mes jeunes sœurs ou le troquais contre une bille multicolore ou une friandise.

Je suivais avec plaisir toutes les opérations, mais celle qui me passionnait le plus demeurait la forme que prenait la pâte. Perfectionniste, papa se réservait toujours cette délicate tâche. C'est ainsi que naissaient sous ses doigts agiles le pain de ménage moelleux, les longues baguettes, les miches rondes à deux fesses, les pains aux raisins (mes préférés) les brioches à la cannelle, les petits pains au fromage. Après avoir doublé de volume sur les supports à levain, ces pains étaient enfournés dans l'immense four en fonte chauffé au charbon.

L'été, il faisait une chaleur écrasante dans cette pièce. Papa disait avec humour : « Il faut gagner son pain à la sueur de son front! ».

Il était beau mon père. Grand et mince, les cheveux vagués abondants, le front large, les yeux pers qui lui donnaient un certain charme. C'était un homme sage, un peu sévère, qui s'exprimait peu, mais qui prêchait par ses actes. Nous étions sa fierté et il n'hésitait pas à nous féliciter lorsque nous faisons de bons coups. Très religieux, il nous traînait à l'église dès que nous atteignons l'âge de cinq ans. La messe et les vêpres dominicales, les fêtes chrétiennes, nous retrouvaient tous en rang serré dans notre banc d'église, vêtus de nos plus beaux atours. Bizarrement, lorsque les fidèles récitaient à l'unisson : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien » du Notre Père, l'assemblée se tournait vers mon père. Ça me rendait fière. Mes deux frères aînés avaient une tâche bien déterminée à la boulangerie.

J'attendais avec impatience d'atteindre mes dix ans, âge déterminé par mon père pour avoir droit à un travail productif dans le commerce. Mes frères considéraient ce travail comme une entrave dans leur vie d'adolescents, toujours prêts à s'éloigner de la maison avec leurs copains pour jouer au baseball, en été, et l'hiver venu, au hockey sur la patinoire à ciel ouvert.

Moi, je considérais ce travail comme un immense plaisir. Je me hâtais après la classe pour rentrer à la maison, j'enlevais en vitesse mon uniforme d'écolière et sous l'œil attendri de maman, je filais à la boulangerie. Papa ayant décidé de se lancer dans la production de pâtisserie, je fus assignée, à ma grande joie, à la décoration des gâteaux et des cupcakes. Enveloppée d'un grand tablier blanc à bavette, je m'appliquais avec soin à ma tâche, consciente de la confiance que papa me manifestait. Le nouveau pâtissier plaçait sur une longue table des gâteaux de différentes formes et je laissais aller mon imagination et ma créativité pour leur donner une jolie parure. Je choisissais parmi les glaçages de différentes textures auxquelles j'ajoutais du colorant alimentaire dont la couleur variait selon ce que je voulais créer. J'étais très adroite avec la douille, ce qui me permettait de faire de jolies arabesques sur la glace blanche ou chocolatée du gâteau.

Noël, Pâques, anniversaires de toutes sortes me trouvaient devant ma table, heureuse et comblée. J'eus même droit au surnom de « la crèmeuse ». À cette époque, il ne faisait aucun doute dans ma tête que je deviendrais un jour boulangère. J'apprendrais le métier de mon père qui, lui-même, l'avait appris de son père. Je savais qu'il existait des écoles de pâtisserie où j'irais me perfectionner. Mon avenir était tout tracé.

J'en parlais quelquefois à papa qui m'écoutait en souriant et me disait : « Tu sais que c'est un métier très dur pour une femme. Mais si c'est vraiment ce que tu veux, je vais t'aider du mieux que je pourrai. Tu es jeune, tu peux changer d'idée. »

Maman trouvait que j'en faisais trop et elle ne se gênait pas pour le dire à mon père. « Elle ne fait pas de sports, néglige ses amies, ses notes à l'école ne sont pas satisfaisantes. Elle fait l'ouvrage du pâtissier que tu payes pour ça. » Papa répondait presque toujours aux récriminations de maman par un « Oui, oui, je vais y voir. » Je crois qu'il était heureux de voir l'intérêt que je portais pour le métier. Il faut mentionner que mes deux frères aidaient à la boulangerie par obligation; aucun d'eux ne voulait suivre les traces de leur paternel, ce qui chagrinait papa.

Mon père possédait aussi un camion dont il se servait pour livrer le pain au chic club privé, le gros employeur des gens du village. L'été, il s'en servait aussi pour faire la tournée des chalets autour des nombreux lacs de la région. À la belle saison, nous nous y entassions pour les randonnées du dimanche. On enlevait les supports à pain et mes frères et moi nous installions à même le plancher recouvert d'un gros matelas. Les parents étaient assis à l'avant avec mes deux jeunes sœurs. Le plaisir que j'ai eu dans ce camion!

La seule ouverture qui nous permettait de voir à l'extérieur se trouvait dans la vitre de la porte arrière. Je me chamaillais avec mes frères pour avoir le privilège de voir défiler la campagne environnante. J'avais rarement le dessus sur eux, si bien que j'atterrissais plus souvent qu'à mon tour sur le matelas, en riant. Peu à peu, nous nous calmions et nous jouions aux devinettes, nous nous racontions des histoires inventées de toute pièce. J'étais imbattable pour créer des aventures invraisemblables que les garçons écoutaient avec intérêt, ce qui flattait mon orgueil.

Nous arrivions enfin à destination, soit la terre de mon grand-père, dans le temps des sucres, soit les grands champs de fraises ou de framboises, sans oublier la pommeraie où nous dégustions les meilleures pommes au monde. Chacun faisait sa part et nous ramenions sirop d'érable, au printemps, petits fruits mûrs, en été, et pommes, l'automne venu. Maman en faisait de délicieuses confitures et compotes qui, l'hiver, occupaient la place d'honneur aux déjeuners familiaux. En ce temps de mon enfance, chaque saison possédait son charme et ses plaisirs.

Sur le chemin du retour, nous nous arrêtions invariablement au « stand » à Lamothe où nous nous régaliions de frites croustillantes bien assaisonnées de sel et de sauce tomate. C'était notre récompense de la semaine.

Le dimanche, la boulangerie se reposait de l'activité de la semaine. Le four avait été éteint après la dernière fournée du samedi. Sur le plancher, pourtant lavé à grande eau, subsistait encore une fine pellicule de farine. Sur ce plancher, en chaussons de laine, j'ai pris des glissades mémorables avec mes deux frères. Après la grand'messe, le petit magasin à l'avant de la boulangerie grouillait de monde. On venait y chercher le chaudron de fèves au lard apportées la veille et cuites toute la nuit dans la tiédeur du four. Papa chargeait dix cents pour ce service. Cette pièce était le fief de ma mère. Elle y recevait les clients et voyait à ce qu'il ne manque rien sur les tablettes bien garnies.

À mes yeux, maman était la huitième merveille du monde. Pas très grande, un visage rond illuminé de grands yeux bleus qui reflétaient sa bonté naturelle, une peau de pêche sans aucun artifice, une chevelure en vagues légères, elle était agréable à regarder.

Toujours vêtue d'une robe de cotonnade fleurie, un tablier à la taille, elle se déplaçait à petits pas, telle une abeille laborieuse. Maman était une femme d'action et sa famille, le centre de sa vie.

Le samedi matin, c'était le branle-bas général, à la boulangerie. Tout le monde mettait la main à la pâte pour que la commande spéciale du Club privé soit prête à être livrée à temps. Durant la nuit, les boulangers et le pâtissier avaient travaillé dur pour satisfaire aux exigences de ce gros client. Au matin je voyais défiler, les yeux pleins d'admiration, les croissants croustillants, les brioches à la cannelle dégoulinantes de sucre caramélisé, les chaussons aux pommes ou aux fruits et les petits gâteaux de fantaisie. Caprices auxquels la clientèle de tous les jours n'avait malheureusement pas accès.

Mes frères accompagnaient souvent papa pour la livraison et me décrivaient cet immense hôtel en bois rond et en pierre des champs. Je désirais, moi aussi, me joindre à eux, mais papa refusait toujours. Mais j'eus ma chance un jour où mes frères, malades, durent garder le lit. C'était au lendemain d'une tempête de neige et la camionnette faisait durement son chemin dans les ornières glacées de la rue principale du village.

Papa gardait les yeux fixés devant lui, attentif à ne pas dériver sur le côté de la route garnie d'immenses bancs de neige. Je me sentais privilégiée et heureuse d'être là à ses côtés.

En arrivant devant les hautes grilles de l'hôtel, le gardien vêtu d'un paletot marine et d'une casquette à visière vint nous ouvrir et salua papa d'un air entendu. Ici, la longue route bordée de grands arbres enneigés qui menait à l'hôtel était déblayée. Et j'aperçus le splendide édifice en bois rond. Je me dis que les gens qui y vivaient devaient être immensément riches, bien qu'à dix ans, la richesse demeurait bien vague. Papa emprunta un petit chemin de côté et stationna sa camionnette devant une porte où s'inscrivait en grosses lettres « Livraison ». Le vestibule débouchait sur une immense cuisine. Des cuisiniers vêtus de blanc s'affairaient devant de gros poêles ou de longues tables. Je demeurai à l'entrée, subjuguée par ce que je voyais sur ces tables. Des légumes d'un vert éclatant, de formes impensables, et des fruits dont certains m'étaient inconnus s'étaient dans une symphonie de couleurs et d'arômes. Où prenaient-ils donc tous ces aliments? À la maison, durant l'hiver, nous nous contentions de légumes qui pouvaient se conserver dans la cave : patates, carottes, navets. Pour ce qui est des fruits, les pommes et quelquefois les oranges faisaient notre bonheur.

La vie dans ce château devait être le paradis! Un homme bedonnant, une toque blanche sur la tête, s'approcha de moi et m'offrit deux grosses oranges en me qualifiant de « fille du boulanger ». Je le remerciai poliment, comme maman m'avait enseigné à le faire et rejoignis papa. Par la suite, je revins souvent dans cette cuisine et je reçus toujours quelques fruits appétissants du gentil chef.

En 1950, l'année de mes treize ans, fut une année de grands changements dans la vie de ma famille. En effet, mon père vendit sa boulangerie. Son état de santé n'était pas brillant et la tâche devenait de plus en plus dure. Il accepta un emploi de boulanger dans un hôpital, ce qui nous força à déménager dans une ville loin de mon village natal. Durant des mois, l'âme en peine, j'ai pleuré mon enfance heureuse à l'ombre de la boulangerie de mon père. Mais la vie a repris son cours et j'ai dû faire un grand deuil, je ne deviendrais pas une boulangère.

Madeleine Leroux,
Joliette

Le Prix Michèle-de Laplante



Ce nouveau prix créé en 2012 et nommé en l'honneur de la fondatrice du Concours littéraire de Lanaudière s'adresse exclusivement aux jeunes de 3^e, 4^e et 5^e secondaire des commissions scolaires des Affluents, des Samares, et des collèges privés de Lanaudière. Les participants doivent soumettre un conte inédit d'un maximum de deux (2) pages.

Un prix de 100 \$ sera remis au gagnant ainsi que des livres. Pour participer, on doit remplir le formulaire et soumettre son texte signé d'un pseudonyme.

Les inscriptions commencent le 1^{er} janvier de chaque année paire et se terminent le 31 mai de cette même année. Les textes gagnants seront publiés dans le livre édité par le Concours littéraire de Lanaudière.

Le Prix de la Nouvelle

Pour la première fois depuis sa création, le Concours littéraire de Lanaudière remettra cette année un prix pour la nouvelle.

Cet ajout aux autres prix se veut une invitation aux auteurs en herbe d'explorer ce genre littéraire très apprécié.

Cette année, le conseil d'administration a décidé de publier, outre le texte du gagnant dans cette catégorie, la nouvelle qui a reçu une mention.

Chics-Chocs

Il marche depuis plus d'un mois. Son corps comme seul lien avec la réalité. Même les parfums forestiers n'ont pas d'emprise sur ses tourments. Il n'y a pas beaucoup de distraction pour venir à bout de ses errances. Durant ce mois, il n'a probablement pas croisé plus de dix personnes. Chaque fois leur adresser la parole relève du défi. Comme si l'absence de mots en bouche avait asséché la source, tari le son. La concentration n'y est pas non plus, tellement habitué à divaguer, à ruminer. En marchant seul dans la nature, il en est devenu sauvage.

Depuis plus d'une semaine, le temps est maussade. Sans pleuvoir à tout rompre, l'air est gorgé d'humidité, froid. L'effort comme seul rempart à l'hypothermie. Quand il ne pleut pas, l'eau vient du sol, des branches et des fougères qui dominant le sentier. Ses bottes et ses vêtements ne sèchent jamais. Le moment de les enfiler au petit matin est accompagné d'un frisson. Ce dégoût, le froid intense et l'inconfort de la nature lui rappellent chaque matin qu'il est seul.

Son esprit est au même registre. Gris, froid, humide et lourd. Son champ de vision s'étend tout au plus sur une trentaine de mètres. Ça limite un univers. Ses pensées comme son regard ne portent que sur son immédiat.

Les odeurs sont plus révélatrices de son écosystème que sa propre vue. C'est à tâtons qu'il plonge dans cette nature sauvage.

Le brouillard nappe également son esprit. Le rythme constant de ses pas libère un mantra hypnotique. La fatigue et le manque de stimulus extérieur renforcent cet égarement. Pourtant, son passé est toujours là, quelque part dans ses bagages. Probablement plus lourd encore que son sac, malgré ses 22 kilos.

Il ne marche pas par fuite ou renoncement, c'est tout ce qui le maintient en vie. Le défilement pas à pas d'un sentier dont on devine à peine les quelques mètres qui viennent et qui ne mènent pas vraiment à une destination tangible, sinon que très vague et lointaine. Comme le long fleuve tranquille de nos vies.

L'arrivée au campement, épuisé par l'effort, aboutissait toujours à cette installation méthodique : chercher l'eau, la traiter, défaire le sac, installer le réchaud, monter la tente, baignade, préparer le repas, engloutir le tout, faire la vaisselle, ranger, s'étirer un peu, gribouiller les idées en trop, lire quelques pages, consulter la carte des prochains jours, et déjà le sommeil s'invitait. C'était devenu un rituel, une suite de gestes précis et ordonnés, aussi machinal que la succession infinie de ses pas.

Les premières semaines du périple, sans être pénibles, n'avaient pas la même saveur que ce qu'il éprouvait normalement en nature. Cette excitation et cet éveil devant la beauté, les odeurs et les bruits de la forêt.

Une morosité le suivait depuis quelques années maintenant. Tout lui semblait fade. L'objectif de terminer le sentier n'avait rien à voir dans sa persévérance, il le faisait sans motivation.

Parmi les rares moments de lucidité, il s'était pris au jeu d'imaginer son arrivée. Cap Gaspé un jour de pluie. Le vent froid lui fouette le visage, les nuages congestionnent l'horizon. C'en était presque un cauchemar. Il n'y voyait aucun accomplissement ni résolution, juste un sentiment de vide. Seul dans cette nature déchaînée à plus d'une journée de marche de la ville la plus proche. Cette vision ne se terminait jamais de la même manière, mais un rêve récurrent l'éveillait en sursaut au moment de tomber de la falaise.

Ce matin-là, il se réveille avec une douleur aiguë au pied gauche. Une légère inflammation enraye sa motion de marche. Rien de vraiment sérieux, mais assez désagréable pour songer à s'arrêter. Lors de la descente du dernier sommet, sa botte était lassée trop serrée. Rien d'exagéré, mais juste assez pour que le frottement répétitif occasionne des séquelles. Une vieille blessure dans l'arche du même pied lui causait déjà un inconfort. Quelques antidouleurs pour camoufler, et la marche reprend.

Lors d'un arrêt dans une petite ville de la vallée de la Matapédia, il engloutit un souper au restaurant familial du coin. La chaîne d'info en continu à la télévision annonce le décès d'une jeune artiste en pleine gloire, à 27 ans seulement, des suites de ses excès et carences d'alcool. Ces fameuses vagues qui gèrent son quotidien depuis l'adolescence. Il est en vie, c'est ce qui compte, mais ce n'est tellement pas suffisant. Pour le moment, sa lasagne aux fruits de mer et son pichet de bière comblent un grand vide, premier réconfort depuis longtemps.

Après un déjeuner avalé sans envie, il reprend la route pour la dernière des portions sauvages du sentier. Deux semaines de montagnes isolées qui marquent le début de son dernier mois de marche. Si tout va bien et s'il se rend à destination.

Le réconfort du gras et du sel de la veille est déjà chose du passé. Par contre, les effets de la digestion difficile et ceux de la bière sont toujours bien concrets. Ce n'est qu'après la fin de la première ascension et une abondante suée pour éliminer les toxines que ses sensations lui reviennent. Une légère brise à l'arrivée au sommet ajoute à cette nouvelle fraîcheur. Est-ce la fatigue ou l'effet de grandeur, mais la vue n'a jamais été aussi dégagée. Il a sous les yeux tout le massif des Chics-Chocs qu'il s'apprête à traverser. Un immense territoire presque vierge.

Après une longue respiration les yeux fermés, il ressent cette immensité et s'apaise un moment. L'air embaume la forêt et la fraîcheur du large.

Son passage en ville, si l'on peut parler de ville, lui a fait le plus grand bien. Il n'a pas vraiment dépassé les conversations d'usage et les échanges de banalités, mais c'était la première fois qu'il éprouvait réellement de l'empathie et qu'il ressentait la chaleur humaine. Il avait fraternisé le temps d'une bière au bord du feu avec un joli couple suintant le bonheur de la maternité. Premier contact avec cette réalité sans pincement au cœur.

Au quatrième jour suivant sa dernière rencontre, après le passage dans une pinède devenue odorante par le retour de la chaleur, il aboutit sur une zone de régénérescence. Les fougères, bleuets et bouleaux ont prospéré, mais laissent la vue dégagée jusqu'à la crête. Au détour d'une épinette solitaire, c'est un timide rayon de soleil qui vient le surprendre. Graduellement, le couvert nuageux se dissipe et tout le long de la descente vers le lac et le refuge du jour, cette chaleur irradie son visage.

Première baignade bienvenue où l'eau est presque chaude. Assis à la table à pique-nique en plein soleil après son repas, il profite du moment et passe sa séance

d'écriture. Détendu, il absorbe l'énergie jusqu'à l'arrivée de la pénombre.

Premier matin au sec. Première nuit sans cauchemar. Il part sans prendre de petites pilules, ses sensations sont bonnes. Plus la journée avance et plus la progression devient pénible. Le sentier est mal entretenu, il déambule sans énergie, son moral est à plat et son corps en bataille. La veille, comme un lointain mirage.

Son état le ramène à cette journée où les médecins ont confirmé le diagnostic de l'échographie. Le choc a été brutal. Le pire était de répondre aux « Félicitations! » et au « C'est pour quand? ». Une longue semaine avant le dénouement. Accoucher la mort, quelle trahison! Il n'en pouvait plus d'entendre les « Vous êtes jeunes, vous allez en avoir d'autres », voir la détresse dans les yeux de sa femme. Un enfer hospitalier qui tue l'humanité. Comment faire vivre une histoire d'amour à travers ce trou noir, comment être? Après un an à tout faire pour ne pas sombrer, à jouer les héros, il s'était oublié. Et alors qu'elle commençait à évoquer la suite, un nouvel essai, il avait craqué.

Après avoir gribouillé quelques impressions de cette journée éprouvante, il réalise que c'est sa première sans antidouleur.

À son dernier jour en contrée reculée, après les environnements hostiles des monts Jacques-Cartier, Albert et Logan, il aperçoit le fleuve au loin. La forêt redevient clément. Les sapinières et les krummholzs étouffants font place aux érablières. C'est au cœur d'une de ces cathédrales aux piliers plusieurs fois centenaires qu'il croise un orignal immense. Mâle dominant du secteur, il impose le respect par sa stature et sa sérénité. La fébrilité de cette rencontre le suit jusqu'à la rive.

Le beau temps et la bonne humeur reviennent avec l'arrivée sur la côte. Les villages se succèdent tout comme les rencontres étonnantes. Les longues sections sur la grève lui font un grand bien. Cet air salin et la méditative succession de vagues comme un baume. Lors d'une de ces portions au bord de l'eau, un phoque curieux s'approche du rivage pour observer l'intrus et le suivre jusqu'à ce que le sentier bifurque vers l'intérieur des terres. Ses grands yeux lui donnent un air enfantin. Un compagnon de route rigolo qui marque son esprit. Ces grands yeux, comme ceux de cette petite chose, semblable à un extra-terrestre. Petit corps squelettique, mais ces grands yeux...

La veille, il a dormi au son des vagues. Le pas léger et sans bagage, il attaque les derniers kilomètres. À sa droite défile l'immense baie de Gaspé.

Le vent lui caresse le visage et fait danser les épilobes. L'eau, bleutée, scintille de ce soleil radieux. Arrivé au cap, il fixe longuement l'horizon, prend une grande bouffée de ce large infini et rebrousse chemin vers son campement pour faire un appel, son premier depuis les six derniers mois.

– *Salut*

– *Allô*

– ...

– *Ca va?*

– *Oui. Je suis contente que tu m'appelles. As-tu fini?*

– *Je suis arrivé hier, le temps d'aller virer au cap.*

– *Quand est-ce que tu r'viens?*

– *Je sais pas, j'ai beaucoup réfléchi, si tu veux qu'on arrête je comprends, t'es pas...*

– *C'est correct, je veux que tu reviennes.*

– *T'es sûre?*

– *Ouais, dépêche-toi.*

– *Ok, ok. Un peu surpris*

– *Non, dépêche-toi pour vrai, j'accouche bientôt.*

– ...

Sans mot, il reprend la route, celle de sa vie; serein, excité et père, mais cette fois pour vrai.

Mathieu Voghel-Robert,
Saint-Jacques-de-Montcalm

Mention au Prix de la Nouvelle

Lili

Je n'ai pas compris ce que me disait Lili. Pourtant, nous discussions ensemble quotidiennement depuis près de cinq ans. Je présumais qu'enfin je parlais chat, que j'avais percé les multiples secrets de la félinité, que j'assimilais parfaitement les leçons que, patiemment, Lili et les siens m'enseignaient jour après jour. J'étais l'élu des chats qui me transmettaient leur science et leur mystérieux savoir. Pourtant, je n'ai pas compris Lili.

Quand je suis entré dans l'écurie, ce matin-là, elle était couchée dans un des tiroirs de bois alignés au-dessus de la pompe à eau près de laquelle une lampe à infrarouge dégageait en permanence une douce chaleur. Les trois tiroirs, bourrés de foin, permettaient à mes chats de ferme de passer leurs nuits d'hiver dans une relative tiédeur.

Je devinais vite pourquoi Lili se trouvait là : ses petits dormaient sous elle. Elle me fixa un instant de son regard profond, mais il fallait d'abord faire les présentations. Elle réveilla donc ses bébés par une série de mouvements ondulés; les miaulements ne tardèrent pas : trois chatons. Le blanc portait une tache grise sur le sommet de la tête. Le rose, probablement un mâle,

deviendrait certainement roux. Le gris tigré enfin me rappelait l'aïeule du clan, décédée un an auparavant. Lili m'invitait à caresser sa progéniture pour que nous commencions tout de suite à nous connaître et nous reconnaître.

Il était très rare que les chattes viennent accoucher là, au beau milieu de l'écurie. Les chevaux y entraient souvent, galopant frénétiquement vers leurs box à l'heure de la moulée. Nos minets et parfois quelques intrus y mangeaient, buvaient, jouaient et se battaient à l'occasion. Enfin, les humains, les plus dangereux de tous, y passaient régulièrement. Donc, quand arrivait le temps des naissances, les chattes s'isolaient au fond d'un box désaffecté, dans le fenil ou, mieux encore, dans la grange du voisin. Lili, elle, avait choisi d'accoucher au grand jour.

Elle commença alors à me parler par le biais de son incroyable regard, toujours calme et toujours intense. Ses yeux, pourtant jaune-vert, paraissaient noirs comme ceux d'une gitane. D'une beauté insaisissable, ils ne se contentaient pas de dégager mille choses, mais vous invitaient à y pénétrer, ce que je fis de bonne grâce.

Alors j'ai compris, ou plutôt, j'ai cru comprendre. Lili exprimait une confiance infinie, tellement puissante qu'il eut été impossible à quiconque de la trahir.

Ce message s'adressait surtout à moi, l'homme de la maison, celui qui est chargé des basses œuvres, mais aussi celui qui soigne, qui réconforte et qui s'inquiète. Les petits vivraient donc, tous, aussi longtemps que Dieu leur prêterait vie, il ne pouvait en être autrement et je le promis à leur mère.

Quand nous avons acheté la ferme, Lili se trouvait déjà là parmi d'autres chats qui se sont depuis multipliés. Bien que sa robe soit calicot, elle paraissait presque noire, car l'orange et le blanc ne parsemaient sa fourrure que de petites taches irrégulières. Une mauvaise maladie lui faisait perdre des touffes de poils et son arrière-train, à demi rasé, combiné à sa démarche sautillante, lui donnait une étrange allure. « Elle ressemble à un lycanthrope », me disait France. Nous l'avons donc nommée Lili. Après beaucoup de soins attentifs, de saine nourriture et d'amour, elle devint mignonne. Ce n'était certainement pas une chatte de concours, mais sa beauté intérieure rayonnait à travers tout son être.

Les chatons grandissaient vite. Le roux devenait gras et fort, il se nommera Nounours. La blanche semblait extrêmement fragile, je l'ai baptisée Aline. Le gris paraissait particulièrement intelligent et affectueux. Ce Tabi prit le nom de Ratoune, parce qu'il ressemblait à

un raton laveur et aussi parce que c'est un mot provençal qui signifie « petite dent ».

Quelques semaines passèrent. Aline resta frêle et menue. Quand elle sautait, ses minces pattes ne pouvaient lui assurer un atterrissage confortable et elle s'écrasait au sol. La faiblesse de sa musculature lui donnait une démarche dansante et quelque peu désordonnée. Mon expérience de maître ès chats me fit prévoir, à tort, qu'elle ne passerait pas l'hiver. Je la comblais donc d'amour et elle me le rendait au centuple.

Nounours, lui, attendait toujours les trois chiens devant la porte de l'écurie quand ils se précipitaient hors de leur enclos pour aller faire leur grande promenade. Les molosses ne manquaient pas de le saluer à grands coups de langue et il répondait par de tendres coups de patte. Au retour de la promenade, il courait au-devant de la meute, la queue à la verticale, et se roulait langoureusement dans l'herbe sous le nez des trois chiens ravis.

Ratoune, par son attitude et son comportement, dégagait un air de sagesse. Cependant, une étrange passion le dévorait : les chevaux. À la tombée de la nuit, quand je sortais du foin par la porte arrière de l'écurie, mon tigré se précipitait dehors. Il se couchait sur une

des galettes de foin et attendait, l'œil fixé vers le fond du champ pendant que le vacarme du galop se rapprochait. Je me retrouvais affolé, au milieu de mes chevaux aux naseaux fumants, sans savoir où diable ce sacré Ratoune était passé. Quelques instants plus tard, je l'apercevais de nouveau couché sur une galette de foin dans laquelle un de mes trotteurs fourrait son museau.

La personnalité des trois chatons se précisait donc : Aline, la fragile, aimait les hommes, Nounours, le costaud, aimait les chiens, Ratoune, le sage, aimait les chevaux.

Chaque printemps, nous observions avec ravissement les rituels que Lili respectait toujours en élevant ses enfants. Au début, c'était une mère affectueuse et attentive qui quittait rarement sa progéniture. Puis venait le temps de la chasse. Elle partait alors tranquillement dans les champs pour en revenir, tous les jours sans exception, avec un mulot. Elle entrait dans l'écurie et appelait ses enfants qui accouraient, suivis par la tribu au complet. Elle déposait alors le mulot sous le nez de ses petits. Avant même qu'ils puissent le renifler, un rapide matou s'en était déjà emparé. Lili, impassible, restait de marbre. Elle se contentait de couvrir du regard sa marmaille étonnée qui courait dans tous les sens tandis que le vainqueur

du jour dévorait sa proie avec force grognements et coups de griffe. Le manège se poursuivait ainsi quotidiennement. Le jour arrivait enfin où le plus vif des petits parvenait à saisir le mulot et s'échappait, défendant âprement sa pitance.

Au soleil couchant commençait la période de jeu. Lili s'installait alors face à la porte de l'écurie et attirait ses chatons en balançant sa queue. Jusqu'à la nuit, les petits martyrisaient leur mère. Elle acceptait de bon cœur griffures et morsures tout en distribuant d'affectueux et efficaces coups de langue.

Enfin venait le grand jour, celui de l'initiation. Elle arrivait des champs, sa prise dans la gueule, appelait ses petits et patientait un peu. Alors, à la surprise générale, elle dévorait le mulot au vu et au su de tous. Celui qui s'approchait, que ce soit son rejeton ou tout autre, pouvait s'attendre à recevoir un coup de griffe bien placé. Elle dévorait tout, tournait le dos et s'en allait. À partir de ce jour, plus de mulot, plus de jeux et plus question de donner la tétée. La mère ne reconnaissait plus ses enfants. Enfin, elle le prétendait, car ses regards dérobés, eux, disaient bien autre chose.

Cette fois-ci, tout était différent, quelque chose clochait dans le comportement de Lili. Toujours prévenante, toujours affectueuse et patiente, mais rares étaient les mulots. Le grand jour? Il n'est jamais arrivé. Quant à la

tétée, elle continuait indéfiniment. Lili laissait faire, elle semblait lasse.

L'été battait son plein et Lili, comme plusieurs mères, conduisait quotidiennement ses enfants près de la maison. Toutes les chattes espéraient qu'un jour, un de leurs petits soit admis dans cette confortable demeure. France me fit remarquer que Lili restait là beaucoup plus longtemps que d'habitude : un autre changement important de son comportement. J'essayais de trouver une explication logique, mais France, elle, ne raisonnait pas, elle ressentait. Pour sûr, un événement grave se préparait.

Ce matin-là, comme à l'accoutumée, je sortis pour aller faire mont train. Lili se trouvait déjà là, couchée au pied du grand érable, sa fille Aline lovée sur elle. Nounours et Ratoune se tenaient tout près, eux aussi. Ils me regardèrent calmement, sans bouger. Une atmosphère insolite se dégageait de cette scène. Alors, la terrible vérité s'infiltra en moi. Je tombai à genoux à côté de Lili tandis que les petits se rapprochaient. J'enlevai doucement Aline qui résistait et touchait sa mère, encore chaude. Ma main tremblante lui caressa la tête et le dos et j'osai un timide : « Lili! ». Elle ne répondit pas.

Sans tarder, nous nous sommes rendus au cimetière des animaux, derrière l'écurie. Les petits nous suivaient pas

à pas, encore une anomalie. En effet, un chat mort n'est plus un chat et ses congénères le fuient, souvent en feulant. Pourtant, les trois enfants nous suivaient. Ils m'ont regardé creuser le trou, déposer le corps, boucher la tombe, et ils sont restés là...

Nounours a longtemps pleuré. Dès qu'il se retrouvait seul, parce que j'avais fermé une porte ou parce qu'il ne voyait plus un des siens, il se mettait à miauler comme un chaton perdu. Pourtant, il devenait énorme et plus fort que tous les autres mâles.

Aline a passé l'hiver. Je l'ai gavée de viande, n'ai jamais manqué de lui prodiguer force caresses et de m'assurer qu'elle n'avait pas froid. Sa démarche restait toujours aussi étrange, mais ma blanche devenait plus solide et jouait souvent.

Ratoune était un de mes fils. C'est ainsi que j'appelais certains mâles. Ils avaient droit à plusieurs privilèges : se cacher dans mon blouson, grimper sur mon épaule ou me griffer gentiment les mains. Un matin, il n'était pas là avec le reste de la horde. Je sus immédiatement que je ne le reverrais jamais. Il n'y avait pas plus fidèle que Ratoune. Trop jeune pour chercher un autre territoire, il ne restait qu'une explication : une mort accidentelle. Possiblement un coup de sabot involontaire. Je ne saurais jamais.

Le décès de Ratoune me faisait irrésistiblement penser à celui de sa mère. « Lili, c'était une sainte » disais-je à France. Je la revoyais lors de la naissance de sa dernière portée, me parlant de confiance. Je refaisais souvent mon voyage à l'intérieur de son regard noir et un jour, sans raison apparente, je réalisai que je n'avais compris qu'une partie de son message, une toute petite partie. Lili me transmettait tellement plus. Elle m'indiquait clairement que ces enfants-là seraient ses derniers. Elle m'annonçait sa propre mort, avec calme, amour et bienveillance. Son précieux enseignement allait cesser pour toujours, mais il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. Ses petits allaient prendre la relève. Bien sûr qu'elle voulait sauver ses chatons, mais il y avait bien d'autres mystères dans son regard.

*Voici mes enfants, l'ami des chiens, l'ami des
chevaux et l'ami des hommes.
Écoute-les, mieux que tu ne m'as écoutée.
Le roux te montrera la faiblesse de la force.
La blanche te montrera la force de la faiblesse
Le gris te montrera la folie de la sagesse
Écoute-les, mieux que tu ne m'as écoutée.
Car je partirai bientôt.*

Gil Tocco,
Lanoraie

Prix photographie Hélène-Pedneault

Au lendemain de l'édition 2008 du Concours littéraire de Lanaudière, les membres du comité organisateur envisageaient la possibilité d'organiser un concours de photographies qui illustreraient l'édition 2010. En 2006 et en 2008, nous avons puisé ici et là dans des banques de photos illustrant Lanaudière ou avons obtenu des photos parmi nos connaissances.

Nous songions donc, pour 2010, qu'il serait intéressant de faire appel à des photographes amateurs et d'instituer un concours de photos parallèlement à notre concours littéraire. Dès l'automne 2009, les journaux régionaux annonçaient la tenue de ce nouveau concours qui fut chaleureusement accueilli par les amateurs de photographie. Une vingtaine de personnes ont fait parvenir 39 photos, démontrant ainsi de l'intérêt pour ce concours. Les membres du jury ont délibéré au début de 2010, pour finalement arrêter leur choix sur trois photos qui se classaient parmi les meilleures. Il avait été décidé pour cette édition que le 1er prix illustrerait la page couverture de notre livre et que le 2e prix occuperait la quatrième de couverture.

Ce concours de photos devait aussi refléter la région Lanaudière, et c'est ainsi que le prix qui y est associé est maintenant désigné Prix Hélène-Pedneault.

Cette auteure se réjouissait d'habiter notre région et reconnaissait la beauté du paysage et la créativité des gens qui composaient son voisinage. En arrêtant notre choix sur Hélène Pedneault, nous garderons son œuvre en mémoire, laquelle sera associée aux efforts que mettront nos participants pour aussi produire des œuvres remarquables.

Yolande Gingras, présidente



**Hélène Pedneault, Réjean Olivier et Jean Pierre Girard
lors de la soirée du Conseil de la culture de Lanaudière en 2001.**



En 2001, Hélène Pedneault reçoit une bourse du Conseil de la culture de Lanaudière des mains de Réjean Olivier pour « l'écrivain le plus demandé dans les bibliothèques et dans les librairies de la région ».

HOMMAGE À HÉLÈNE PEDNEAULT

Hélène Pedneault est née à Jonquière, mais elle a vécu pendant plusieurs années à Saint-Zénon, dans Lanaudière, son refuge, son lieu de prédilection et aussi une source d'inspiration, comme en fait foi son livre *Les carnets du lac*, rédigé entre 1993 et 1999 et publié en 2000.

Son parcours entremêle une démarche à la fois artistique et sociale de même qu'un engagement constant dans les domaines politique et environnemental. Soucieuse d'équité et d'harmonie, cette touche-à-tout nous a légué ses valeurs humanistes au théâtre comme sur la scène et ses nombreux écrits ont abordé tous les genres avec sa plume tour à tour humoristique, incisive et poétique, selon les circonstances.

Pour la richesse de sa contribution au monde des lettres et des arts, nous tenions à lui témoigner notre plus vive gratitude et c'est donc avec une immense fierté que le Concours littéraire de Lanaudière décerne pour la troisième fois le Prix Hélène-Pedneault.

Amateurs de photographies, nous vous espérons en grand nombre en 2016, avec des prises de vue de tous les coins de Lanaudière, belle en toutes saisons, pour une autre remise de ce prix qui garde bien vivant en notre mémoire collective et en nos cœurs le nom d'Hélène Pedneault.

Dorothy Leigh

HÉLENE PEDNEAULT PAR ELLE-MÊME

(Jonquière, Saguenay-Lac-Saint-Jean, 1952-2008)

Femme de parole, elle écrit et elle parle.

Après des études en lettres au Cégep de Jonquière, elle a la chance de vivre plusieurs vies antérieures de son vivant. Toutes les formes d'écriture l'intéressent : biographie, nouvelle, pamphlet, chanson, théâtre, chronique, et bientôt roman.

Elle a publié sept livres. Sa pièce *La Déposition* a été créée à Montréal en 1988 et traduite en cinq langues. Depuis sa création, elle n'a jamais cessé de jouer en France, en Italie, en Belgique, au Canada, en Suisse, en Allemagne, en Hollande et aux États-Unis.

Elle fait de la radio depuis vingt-cinq ans. Elle réalise, entre autres, les séries « Signé Loranger » (1995), « Éloge de l'indignation » (1996) et « Robert Gravel, l'homme qui avait toujours soif » (1997) à Radio-Canada. Pour la télévision, elle fait l'adaptation de la nouvelle version du téléroman « Sous le signe du Lion » de Françoise Loranger, diffusé à Radio-Canada en 1997.

Elle est née à Jonquière quatre ans après la parution de *Refus global*, sept ans après la mort de Duplessis, vingt-quatre ans avant la première victoire du Parti québécois et trente-sept ans avant la chute du mur de Berlin.

Féministe, indignée, indépendante et indépendantiste de souche, son principal modèle est la rivière Saguenay, à ce jour indomptable.

ÉCRIVAIN ET ARTISTE

Décès d'Hélène Pedneault par Manon Guilbert –
Extrait de : *Le Journal de Montréal* (2 décembre 2008)

L'écrivaine, journaliste et chroniqueuse Hélène Pedneault est décédée, vaincue par le cancer. Femme de cœur et de grande passion, elle a été de toutes les causes et de tous les combats au Québec. Hélène Pedneault a publié dix livres, romans, essais et biographies.

Elle a signé de nombreux articles dans les magazines engagés comme *La Vie en rose*. Elle a participé comme chroniqueuse à de nombreuses émissions radiophoniques où elle était invitée pour faire valoir ses opinions.

Hélène Pedneault était une battante. Elle avait milité pour la cause des femmes. Elle était cofondatrice de la Coalition Eau Secours et une souverainiste de la première heure membre du Conseil de la Souveraineté.

La délinquante

Journaliste, essayiste, chroniqueuse, scénariste, auteure de chansons et dramaturge, elle s'est fait connaître à la radio de Radio-Canada avec ses collaborations à différents magazines. C'est à *La Vie en rose*, où elle signait les Chroniques délinquantes, qu'elle a fait sa marque.

Organisatrice de spectacles, agente d'artistes, attachée de presse, elle a aussi écrit des chansons pour Sylvie Tremblay, Richard Séguin et surtout, pour Marie-Claire Séguin.

On lui doit aussi une très belle biographie de Clémence Des Rochers, *Tout Clémence*. Le monde du théâtre est lui aussi en deuil. *La Déposition*, traduite en cinq langues et qui n'a jamais cessé d'être produite depuis sa création, en 1988, lui a fait une belle place dans cet univers. De plus en plus, elle se consacrait à la fiction tout en militant pour des causes qui lui tenaient à cœur.

Les honneurs

Elle a reçu de nombreux honneurs, dont le prix Edgar-Lespérance pour *La Douleur des volcans*, le Prix littéraire du Salon du livre du Saguenay de 2000 et le prix Abitibi-Consolidated 2004 pour son œuvre.

Pauline Marois, chef du Parti québécois, a exprimé hier la tristesse que provoque ce départ si brusque. « Déjà, nous sentons un grand vide dans le paysage québécois. En pensant à Hélène Pedneault, je pense solidarité, équité et idéal. Elle était de ces femmes de conviction profonde et de combat qui ont contribué à faire du Québec un meilleur endroit où vivre. »

Récipiendaires 2006 – 2014

2006

Grand Prix littéraire René-Martin

Émélie Provost (Saint-Charles-Borromée) : « *Au creux de l'abysse* », « *Elle cherche le visage du monde* », « *Murmures d'orphelins* »

Mention :

Robert Fafard (Repentigny) : « *Souper sans fin* »

Prix de poésie Louis-Joseph-Doucet

Adultes : Lise Marchand (Saint-Jean-de-Matha) : « *Verrière* »

Jeunesse : Isabelle Marcil (Mascouche) : « *Sur l'isolement d'Alphonse de Lamartine* »

Mention :

Adultes : France Desjarlais (Lanoraie) « *Oia* »

Prix de fiction Réjean-Olivier

Adultes : Suzanne Bleau Desmarais (Mandeville) :
« *Fascination* »

Jeunesse : Louise Dufort (Lachenaie) : « *Fiesta à l'épicerie* »

Mentions :

Adultes : Micheline Coutu (Joliette) : « *Luby* »

Jeunesse : Héloïse Garneau (Rawdon) : « *Jeu de guerre* »

2008

Grand Prix littéraire René-Martin

Gabriel Morales (Repentigny) : « *Le voyage mystérieux* », « *Plan de vie* », « *Poème pour la Saint-Valentin* »

Mention : Louise Lépine (Saint-Norbert) : « *Vaste et vert...* »,
« *Des marguerites, il en reste* »

Prix de poésie Louis-Joseph-Doucet

Ghislaine Bourcier (Sainte-Élisabeth) :
« *Petit éloge du grand courage* »

Mention : Marianne Binette (Rawdon) : « *Le carré de sable* »

Prix de fiction Réjean-Olivier

Marianne Binette (Rawdon) : « *Ouais!* »

Mention : Marie-Paule Racine (Joliette) : « *Surprise!* »

2010

Grand Prix littéraire René-Martin

Lise Marchand (Saint-Jean-de-Matha) : « *État de grâce* », « *L'ombre et l'empreinte* », « *Semences* », « *Vin nouveau de janvier* », « *Rendez-vous* »

Mention : Arkadie Lavoie-Lachapelle (L'Assomption) : « *Tes traces sont partout* », « *Balayer la perfection* », « *L'or du présent, corps de l'espoir* » 67

Prix de poésie Louis-Joseph-Doucet

Louise Lépine (Saint-Norbert) : « *Idées perdues* »
Mention : Catherine Bouancheaux-Tampigny (Notre-Dame-des-Prairies) : « *Haïti 2010* »

Prix de fiction Réjean-Olivier

Marie-Claude Ainey (Terrebonne) : « *Rapporte, Biscuit!* »
Mention : Hélène Filion (Montréal) :
« *La Voix de mon Maître* »

Prix de photographie Hélène-Pedneault

Premier gagnant : Jean-Pierre Goulet (L'Assomption) :
« *Chemin du bord de l'eau, Saint-Sulpice* »

Deuxième gagnant : Daniel Matte (Repentigny) : « *Reflet d'automne sur la route 343, rue Principale, Sainte-Marcelline* »

Troisième gagnant : Kevin Gougeon (Mascouche) : « *Parc de l'Île-des-Moulins, Terrebonne* »

Mentions :

Daniel Matte (Repentigny) : « *Belle d'autrefois au coucher du soleil, Rang Point-du-Jour Nord, le 10 octobre* »

Guy Avon (Mascouche) : « *Hôtel de ville (1978) et ancien couvent des Sœurs de la Providence pour jeunes filles (1855)* »

François Bissonnette (Lavaltrie) : « *La cathédrale Saint-Charles-Borromée, Joliette* »

2012

Grand Prix littéraire René-Martin

Marie-Dominique Giroux (Rawdon) : « *Mémoire d'un stylo* », « *Le pourriel* », « *Désir* », « *Bergère* » et « *Palimpseste d'amour* »

Mention : France Desjarlais (Lanoraie) : « *La chute* », « *Loulotte en trois temps* », « *Tout comme des Tziganes* »

Prix de poésie Louis-Joseph-Doucet

Serge David (Terrebonne) : « *Le vieil arbre* »

Mention : Claudette Morin (Sainte-Mélanie) : « *Seule au monde* »

Prix de fiction Réjean-Olivier

Lucie Aucoin (Saint-Charles-Borromée) : « *Lettres polissonnes* »

Mention : Micheline Coutu (Joliette) : « *Noja* »

Prix Michèle-de Laplante

Judith Lamarre (Saint-Alphonse-Rodriguez) :

« *La cinquième promenade* »

Mention :

Jessy Blanchette (Saint-Damien) : « *Victor, le chasseur de pirate* »

Prix de photographie Hélène-Pedneault

Premier gagnant : Josée Matte (Rawdon)

Deuxième gagnant : Jocelyn Rastel Lafond (Lavaltrie)

Troisième gagnant : Marc-Éric Babin (Le Gardeur)

Mention : Luc Ferland (Saint-Gabriel-de-Brandon)

2014

Grand Prix littéraire René-Martin

Émélie Provost (Saint-Charles-Borromée) : « *L'inconnue* »,
« *Sur le chemin* », poèmes sans titre

Prix de poésie Louis-Joseph-Doucet

Marie Boulanger (Saint-Jean-de-Matha) : « *Le livre de feutre* »

Mentions ex aequo :

Florence Hally (Rawdon) « *Règles vitales* »

Claudia Morin-Arbour (Sainte-Marcelline) « *Elle* »

Prix de fiction Réjean-Olivier

Hélène Fafard (Saint-Barthélemy) « *L'encre magique* »

Mention: Florence Hally (Rawdon) « *Marulas* »

Prix Michèle-de Laplante

Élisabeth Pellerin (Saint-Charles-Borromée) :

« *Une quête immortelle* »

Mentions ex aequo :

Abigaël Gareau (Saint-Gabriel) :

« *Le chasseur et les gardiens de l'hiver* »

« *Victor, le chasseur de pirate* »

Thomas P. Côté (Saint-Charles-Borromée)

« *Renaud, le lutin courageux* »

Prix de photographie Hélène-Pedneault

1er gagnant : Céline Michaud (L'Assomption), « *Labour dans un champ entre Point-du-Jour Nord, Lavaltrie et Point-du-Jour Sud* »

2e gagnant : Jean-Pierre Goulet (L'Assomption),
« *Parc Léo-Jacques, L'Assomption* »

3e gagnante : Hélène Robillard (L'Assomption),
« *Marché de Noël 2013, L'Assomption* »

Mentions :

Daniel Matte (Repentigny),
« *Rang du pied de la Montagne Coupée, Saint-Jean-de-Matha* »

Reine-Marie Castonguay (Repentigny) :
« *Peuplier en été orné d'un arc-en-ciel* »

Josée Matte (Repentigny) : « *Chemin de la presqu'île à Le Gardeur* »

Grand Prix littéraire René-Martin 2014



Emilio Francescucci, auteur de *Repentigny*, et Dorothy Leigh, également auteure de *Repentigny*, membres du jury. Gagnante : Émélie Provost, de Saint-Charles-Borromée, en compagnie de France Martin (Joliette), petite-fille de René Martin.

Prix de poésie Louis-Joseph-Doucet 2014



Marie Boulanger, gagnante (Joliette), Louise Plante et Ghislaine Bourcier, membres du jury, Florence Hally (Rawdon) et Claudia Morin-Arbour (Sainte-Marcelline), mentions *ex æquo*.

Prix de fiction Réjean-Olivier 2014



Claude Daigneault et Micheline Bouchard, membres du jury, Florence Hally, mention (Rawdon), Hélène Fafard, gagnante (Saint-Barthélemy), et Réjean Olivier, administrateur.

Prix de la relève Michèle-de Laplante 2014



Berthe Rioux, membre du jury, Élisabeth Pellerin, gagnante (St-Charles-Borromée), Thomas P. Côté (St-Charles-Borromée) et Abigaël Gareau (St-Gabriel), mentions *ex aequo* et Jean-Pierre Veillet, membre du jury.

Prix de photographie Hélène-Pedneault 2014



Yolande Gingras, présidente du Concours littéraire de Lanaudière, 1re gagnante : Céline Michaud (L'Assomption), 2e gagnant : Jean-Pierre Goulet (L'Assomption), 3e gagnante : Hélène Robillard (L'Assomption) et Réjean Olivier, administrateur.

Mention Prix de photographie Hélène-Pedneault 2014



Les mentions : Yolande Gingras, présidente du Concours littéraire de Lanaudière, Josée Matte (Repentigny), Daniel Matte (Repentigny), Reine-Marie Castonguay (Repentigny) et Réjean Olivier, administrateur.

**Conseil d'administration
du Concours littéraire de Lanaudière 2016**

Yolande Gingras, présidente



Yolande Gingras est détentrice d'un baccalauréat en traduction et d'une maîtrise en enseignement. Très préoccupée par l'importance de savoir lire et écrire, elle collabore à la mise sur pied du programme d'alphabétisation à la Commission scolaire de Le Gardeur en 1988. Elle a aussi enseigné l'anglais et le français, tout en accordant une importance de premier plan au fait français et à la culture québécoise. Elle a également travaillé à l'élaboration de matériel pédagogique pour des commissions scolaires, le ministère de l'Éducation et des maisons d'édition.

Après seize ans comme enseignante, madame Gingras a été propriétaire-libraire et favorisa la reconnaissance des auteurs et auteures de Lanaudière. *L'Embellivre*, librairie située à L'Assomption, a maintes fois présenté des activités littéraires, suscitant le plaisir de lire et d'échanger. Bon nombre d'écrivains ont franchi le seuil de sa porte à la rencontre de lecteurs et lectrices, le temps d'une exposition sur le livre, d'une mise en lecture ou d'un hommage rendu, comme il se devait.

Yolande Gingras a longtemps siégé au sein d'organismes socioculturels et poursuit toujours des mandats pour quelques-uns d'entre eux. Que ce soit au Centre culturel Champs-Vallons de Sainte-Mélanie (2000-2006), à la Société d'histoire de la MRC L'Assomption, à la Société des amis de Jacques Ferron, comme responsable ou collaboratrice aux différents moyens de communication (*Le Verre du poète*, *Souvenance*, *Bulletin des Amis de Jacques Ferron*) et autres.

Ces diverses fonctions liées aux métiers des langues et des lettres, de même que les connaissances acquises tout en les exerçant, l'ont amenée à fonder une maison d'édition en 2007 (Éditions Point du jour), un autre rêve devenu réalité. Après une première publication en novembre 2007, cette maison d'édition compte maintenant 30 titres dont le dernier paraissait en septembre 2016.

En 2006, à la suite d'une invitation de Michèle de Laplante et Réjean Olivier, elle accepte de faire partie du conseil qui incorpora le Concours littéraire de Lanaudière. Elle peut s'assurer du soutien et de l'aide d'une équipe qui organise une activité incontournable dans la région au niveau de la littérature. Passionnée du livre dans l'âme, Yolande Gingras est avant tout une amoureuse des mots, facilement séduite par le livre, qu'elle qualifie d'objet d'art.

Publication :

Henriette Cadieux : femme patriote, épouse d'un patriote. Par Yolande Gingras. Comité de recherche, Georges Aubin (et al.). L'Assomption, Éditions Point du jour, 2010. 179 p., ill., cartes.

Yolande Gingras est aussi directrice des Éditions Point du jour qui a plus de 25 titres à son actif, y compris des catalogues d'artistes pour le compte du Centre d'exposition de Repentigny.

<http://www.editionspointdujour.com/>

Dorothy Leigh, administratrice



(Photo : Lucien Chabot, Repentigny, 2013)

Native de Montréal, Dorothy Leigh a choisi de vivre dans Lanaudière depuis plusieurs années. Elle a longtemps animé des ateliers d'écriture et fait aussi partie de plusieurs associations littéraires. Ses écrits ont été publiés au Québec et en France, dans des revues, des collectifs et des anthologies. Elle recevait en 2004 le prix Grand Fleuve, lors de la sixième édition de la Fête des Chants de Marins, à Saint-Jean-Port-Joli.

À l'été 2006, elle participe au parcours poétique *Sous vos pas*, dans le cadre du Marché francophone de la poésie. En 2007, elle collabore au livre d'artiste *L'Insularité – Havre rêveur*, où quelques-uns de ses haïkus parurent dans l'Anthologie jeunesse, le noyau de cet ouvrage.

Publications :

Entre l'âme et l'écorce (recueil de poésie) / Carrefour de Poésie de Lanaudière, 2003, 95 pages.

Le Souffle d'Éole, recueil de haïkus, aquarelles de Ginette Trépanier, / Éditions Création Bell'Arte, champs-vallons, 2005.

Un mot à l'endroit... une maille à l'envers (recueil de haïkus), Éditions Création Bell'Arte, 2013.

Anthologies :

Chevaucher la lune – Anthologie du haïku contemporain, sous la direction d'André Duhaime / Les Éditions David, 2001.

Marcher avec Saint-Denys Garneau, Éditions Création Bell'Arte, collection Du Faune, 2004.

Mouvance... de la rivière au fleuve, Éditions Création Bell'Arte, collection Du Faune, 2005.

Les mots qui bougent, Éditions Création Bell'Arte, collection Du Faune, 2014.

Collectifs :

À fleur de poèmes, Carrefour de Poésie de Lanaudière, 2002.

Parfums de poésie, Carrefour de Poésie de Lanaudière, 2003.

Élans d'amour, Carrefour de Poésie de Lanaudière, 2004.

J'amour, Collectif de tankas, Les Éditions Cornac, 2011.

De l'Antre imaginaire aux Territoires Kébékois, Éditions Création Bell'Arte, 2012.

L'absolu... un jour, Éditions Création Bell'Arte, collection Du Faune, 2013.

En canotant dans Lanaudière, tomes 1 et 2, Éditions Création Bell'Arte, collection Du Faune, 2014-2015.

Principales revues :

L'Arme de l'écriture, sous la direction de Jean-Luc Lamouille – France.

Le journal à Sajat, sous la direction de Thierry Sajat – Paris, France.

AnPlus, sous la direction d'Élie Duvivier – Belgique.

Parcours, aux Éditions de la Tombée, sous la direction de Michèle de Laplante, Québec.

Livres d'artistes

(En collaboration avec des artistes en arts visuels) :

Le souffle d'Éole – poésie haïku; arts visuels de Ginette Trépanier, 2005.

Les Chemins d'eau – poésie haïku et arts visuels, 2005.

L'Insularité, Havre rêveur – anthologie jeunesse de poésie haïku et arts visuels, 2007.

L'Antre imaginaire – poésie et arts visuels, 2011.

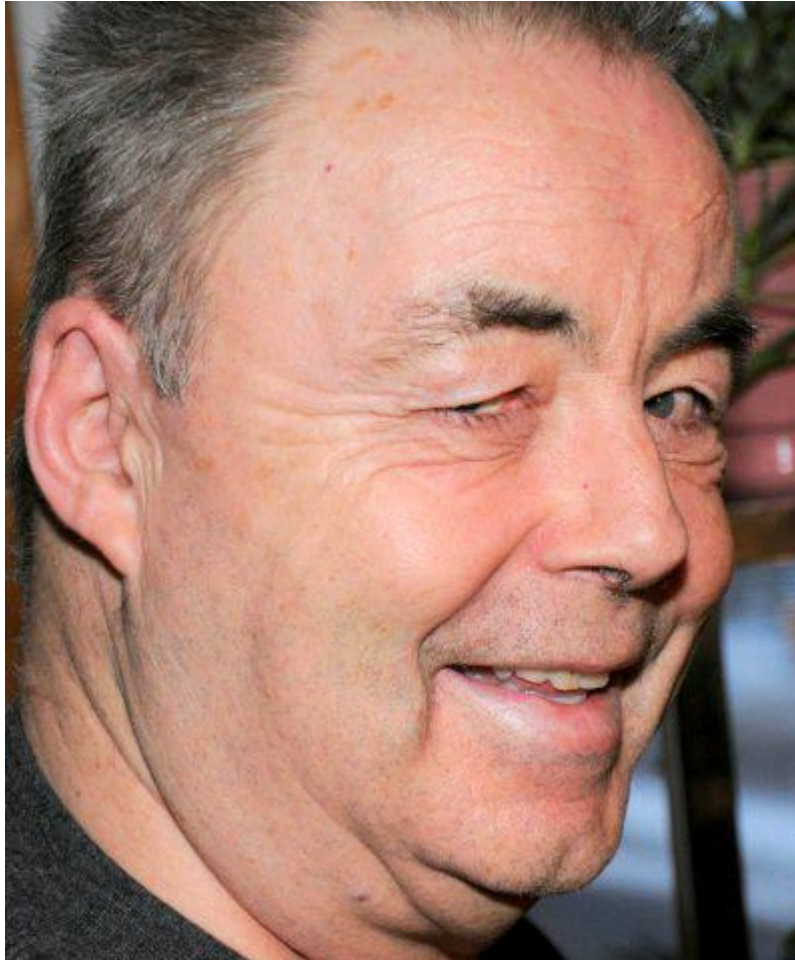
L'œil de nos caméras se ballade – poésie haïku; photos et aquarelles de Ginette Trépanier, 2012.

Passeport pour femmes en création, poésie et arts visuels, 2013.

L'antichambre céleste – les jardins de la Maison Antoine-Lacombe, poésie haïku; arts visuels de Ginette Trépanier, 2014.

Mouvance... du fleuve à la mer, poésie et arts visuels, 2014.

Louis-Marie Kimpton, administrateur



(Photo de Jean-Pierre Rivest, décembre 2010)

Journaliste et écrivain, Louis-Marie Kimpton est né le 7 novembre 1943 à Bois-des-Filion (Laurentides). Sa famille demeure à Landrienne (Abitibi-Est) de 1949 à 1956, puis elle s'établit à Montréal. Détenteur d'un baccalauréat en administration de l'École des Hautes Études commerciales de Montréal, il exerce pendant vingt ans la profession de comptable avant d'opter pour le journalisme et l'écriture.

Louis-Marie Kimpton publie un recueil de maximes : *Pensées brèves* (1990), trois nouvelles : *L'homme du silence* (1992) et *Un homme dans la ville* (1994), *Émilien* (1999), un roman *Esther* (1989), quatre recueils de poésie : *Femme fleur* (1989), *Les Villages* (1998), *Les Vestales du golfe* (2003) et *Un berceau pour le fleuve* (2004). En 2010, il publie *Kenneth*. Il fait également paraître, écrit en collaboration avec Michèle de Laplante, son épouse, un recueil de poésie *Poèmes à deux temps* (1991) et une nouvelle *Villa Eugénie* (1997) et il participe au recueil collectif de poésie *XXe siècle : la violence questionnée* (2000). Louis-Marie Kimpton fut journaliste et photographe au *Journal des Berges* de 1993 à 2011. Depuis 1984, il demeure à Berthierville. Il est membre du conseil d'administration du Concours littéraire de Lanaudière.

Publications :

Esther. Roman. Berthierville : Éditions de la Tombée, 1989. 76 p., 28 cm. 2^e édition : 1993; 3^e édition : 2000. 102 p., 20 cm.

Femme fleur. Poésie. Berthierville : Éditions de la Tombée, 1989. 8 p., ill., 28 cm. Illustrations de Nicole Gélinas.

Pensées brèves. Maximes. Berthierville : Éditions de la Tombée, 1990. 5 p., 28 cm.

Poèmes à deux temps. Poésie. Berthierville : Éditions de la Tombée, 1991. 15 p., portr., 29 cm. Textes de Michèle de Laplante et Louis-Marie Kimpton.

L'Homme du silence. Nouvelle. Montréal : Éditions continentales, 1992. 38 p., 22 cm. Publié en collaboration avec les Éditions de la Tombée.

Un homme dans la ville. Nouvelle. Berthierville : Éditions de la Tombée, 1994. 10 p., 29 cm.

Villa Eugénie. Nouvelle. Berthierville : Éditions de la Tombée, 1997. 24 p., 28 cm. Textes de Michèle de Laplante et Louis-Marie Kimpton.

Les Villages. Poésie. Berthierville : Éditions de la Tombée, 1998. 17 p., 29 cm.

Émilien. Nouvelle. Berthierville : Éditions de la Tombée, 1999. 5 p., 28 cm.

Les Vestales du golfe. Poésie. Berthierville : Éditions de la Tombée, 2003. 16 p., ill., 28 cm.

Un berceau pour le fleuve. Poésie. Berthierville : Éditions de la Tombée, 2004. 20 p., ill., 28 cm. 85

Jean-Pierre Veillet, administrateur



L'auteur et concepteur Jean-Pierre Veillet habite Berthierville. Il œuvre depuis toujours dans le monde de la création. Enseignant en arts plastiques et en art dramatique depuis 2006, il écrit aussi des concepts scénarisés pour des films d'animation et des téléseries. Son défi est de faire découvrir les petits trésors du monde multimédia à l'aide d'une approche divertissante, ludique et éducative.

Ses émotions et ses sentiments résultent d'une réflexion sur sa vie et sur notre société et il remarque que l'environnement se détériore de plus en plus, la nature est bouleversée, la pollution augmente, l'espace urbain

se développe à une vitesse exponentielle et a un impact direct sur notre vie.

Les Éditions Mine d'art qu'il a créées en 2012 sont dédiées à la jeunesse et à ceux qui ont le cœur jeune. En 2014, il aura six livres jeunesse à son actif, fantastique et fiction, avec *Lielos* pour les adolescents (aussi la *Mosaïque littéraire* circule dans les écoles), la collection *Blanc de nuit* avec les oursons blancs et leur sœur Lune pour les 2 à 13 ans. *L'Invention du Clown*, le livre magique dont la première version a vu le jour en 2011 fut suivi d'une réédition en mai 2014. Ce dernier livre vient de donner naissance au personnage « le Clown » qui est maintenant associé à deux jeunes de 9 ans et 11 ans et qui jonglent avec lui dans ce qu'il appelle *Le Cirque littéraire*, inspiration visuelle du livre en action, spectacle qui a déjà été rodé à Sept-Îles et Havre Saint-Pierre, dans les bibliothèques et les camps de jour, à l'été 2014. Sa maison d'édition vient aussi d'éditer *Mme Thérèse Bibeau* avec des nouvelles dans la section Jeunes grands. Les projets ne manquent pas.

Ses réflexions, qui posent la dialectique de l'environnement et du progrès, l'obligent, comme artiste et citoyen, à prendre position. Elles sont de nature personnelle, mais ont aussi un caractère social et politique. Les relations humaines se dégradent et s'effritent, inversement proportionnelles à cet

envahissement de la technologie dans la nature, dans les sociétés, dans nos vies et surtout dans nos écoles.

Il est, avec d'autres artistes, l'instigateur du « veillettisme », courant artistique joyeux et festif, qui interroge l'univers sur la pertinence de l'impertinence dans une démarche artistique au début du XXI^e siècle, laquelle marquera la société par son dynamisme et son esthétique typiquement influencés par un autre courant dans la région de Berthierville, ce dernier étant plus conservateur que le veillettisme, lequel a disparu progressivement et fut remplacé par l'influence de Veillet.

Son passage en milieu universitaire fut remarqué et donna naissance au Groupe des 4 : Veillet, Wu, A.M et Le Blanc. Nous pourrons les voir un bon jour au Musée...

Publications :

Blanc de nuit; conte de Noël, Montréal, Éditions Mots en toile, 2010. 1 vol. (non pag.)

L'Invention du clown, Charlemagne, MFR, 2011. 25 p., ill.

Blanc de nuit; le versant caché de la lune, Berthierville, Éditions Mine d'art, 2012. 63 p., ill.

Lielos; l'autre monde, Josée Gagnon, collaboration Berthierville, Les Éditions Mine d'art, 2013.

Blanc de nuit; l'aurore boréale des émotions, Berthierville, Les Éditions Mine d'art, 2014.

Le Concours littéraire de Lanaudière 1977 – 2016

Les Éditions de la Tombée, maison d'édition berthelaise, sous la direction de Michèle de Laplante avec la participation de Louis-Marie Kimpton, est un organisme sans but lucratif qui se consacre aux auteurs encore peu connus tant en région qu'en Europe francophone. Elles diffusent, au moyen de brochures, de petits livres, des feuillets littéraires, de la poésie et des textes brefs. Le Concours littéraire de Lanaudière fondé en 1972 est un ajout important à leurs activités littéraires. Voici le trajet de ce Concours.

Les 25 premières années : 1977 – 2002

Le premier Concours se déroula en 1977. Il s'agissait de nouvelles sur le thème de la vieillesse. Luc Racine et Sylvain Perreault remportèrent les honneurs. L'enjeu se révéla être la publication d'un livre journal.

Plus tard, soit en 1990 et 1991, la maison d'édition récidivait avec deux autres compétitions. Les concours s'adressaient alors aux 18 ans et plus. Le prix de la poésie portait le nom de Prix Paul-Beaupré et celui de la nouvelle, le Prix Réjean-Olivier.

En 1990, les vainqueurs furent Michel Tellier, poète de Joliette, et Susie Grenier, nouvelliste de Lachenaie. Une

mention honorable fut décernée à Luc Ferland de Saint-Gabriel-de-Brandon.

En 1991, Pierrette Lévesque, de Joliette, rafla les prix de poésie (Prix Paul-Beaupré) et de la nouvelle (Prix Réjean-Olivier). Deux mentions de qualité sont alors attribuées à Martin Désilets, de Repentigny, et à Josée Coderre, de Saint-Thomas.

Ces trois concours s'adressaient aux adultes seulement. Les écrits primés étaient et sont encore distribués à tous les participants de ces tournois intellectuels. Les prix comprennent un petit montant en argent, une édition des textes gagnants et des livres.

En 1997, le concours fut ouvert aux 14 ans et plus. Le prix de poésie porte désormais le nom du poète lanaudois Louis-Joseph Doucet. Le prix de la nouvelle honore toujours le nom d'un éditeur et bibliophile plus que dévoué dans Lanaudière, Réjean Olivier.

Dès lors, la moisson se leva sur l'image de la jeunesse : les lauréates âgées de 15 à 25 ans furent honorées comme il se devait. En poésie, Christine Périgny, de Repentigny, se vit octroyer le premier prix grâce à trois magnifiques poèmes. Pour la nouvelle, ce fut Aïcha Van Dun, de L'Assomption, qui l'emporta haut la main. En plus, Amélie Houle, de Sainte-Élisabeth, se vit remettre un certificat d'honneur pour un conte fantastique.

Enfin, en l'an 2002, un nouveau prix est attribué à Francine Melançon, de Terrebonne : le Grand Prix des Éditions de la Tombée pour la nouvelle « Le rêve » et la poésie « Passions » ainsi qu'une mention à Julien Bougie en poésie pour « L'intemporel ».

Le Prix de fiction Réjean-Olivier pour les adultes revient à Éric Cornellier, de Saint-Damien, pour « Sonatine pour une maison qui n'est plus » et pour la jeunesse, à Simon Tanguay, de Repentigny, avec « Un méchant gentil ».

Enfin, le Prix de poésie Louis-Joseph-Doucet pour les adultes est accordé à Lucille Roberge, de Saint-Félix-de-Valois, avec « Le temps son seul allié » et pour la jeunesse, à Simon Tanguay, de Repentigny, avec « Sans titre ».

La cuvée des prix 2006 – 2010

Pour chaque remise de prix en 2006, 2008 et 2010, un livre spécial a été publié avec l'histoire du Concours et de chaque prix, la liste des gagnants depuis les débuts et nous y incluons aussi les textes gagnants et les mentions dans chaque catégorie.

En 2012, le Concours littéraire de Lanaudière comporte les cinq catégories suivantes :

Le Grand Prix littéraire René-Martin, qui s'adresse à tous les auteurs de 18 ans et plus qui n'ont jamais publié de livre (48 pages et plus ou 24 pages pour un livre jeunesse). Ce prix récompense l'ensemble de l'œuvre et est doté d'une bourse de 500 \$. (Trois poèmes d'une page chacun et deux nouvelles n'excédant pas trois pages chacune)

Le Prix de poésie Louis-Joseph-Doucet, (un poème d'une page) qui est doté d'une bourse de 100 \$ et de livres.

Le Prix de fiction Réjean-Olivier, (un texte d'au plus trois pages: conte, récit ou nouvelle) qui est doté d'une bourse de 100 \$ et de livres.

Le Prix de photographie Hélène-Pedneault, qui fut créé en 2010 pour agrémenter le livre publié à l'occasion de la remise des prix. Le grand gagnant du Concours de photos (1er prix ou PRIX EXCELLENCE) recevra une bourse de 150 \$; le 2e gagnant se verra attribuer une bourse de 100 \$ et le 3e, une bourse de 75 \$.

Le Prix Michèle-de Laplante, qui fut est créé en 2012, en l'honneur de la fondatrice du Concours. Il s'adresse principalement aux étudiants et étudiantes des niveaux 3e, 4e et 5e secondaire pour l'écriture d'un conte. Une bourse de 100 \$ sera remise au gagnant, plus une mention à un deuxième participant.

**LE CONCOURS LITTÉRAIRE DE
LANAUDIÈRE
SE DOTE D'UN SITE WEB
ET
SES PRIX LITTÉRAIRES SONT EN LIGNE
SUR LE SITE
BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES
NATIONALES DU QUÉBEC**

<http://www.cllanaudiere.com/>

De plus, les données des différents prix du Concours littéraire de Lanaudière sont maintenant disponibles sur le site Bibliothèque et Archives nationales du Québec, section Ressources en ligne / Idées de lecture / Prix littéraires du Québec.

Bonne lecture!

Félicitations aux participants et aux gagnants.

Bienvenue aux nouveaux participants.

Membres des jurys 2016

Prix littéraire René-Martin

Emilio Francescucci, auteur et cofondateur
du Carrefour de poésie de Lanaudière (Repentigny)

Dorothy Leigh, auteure (Repentigny)

Prix Louis-Joseph-Doucet

Suzanne Joly, auteure (Repentigny)

Marie-Hélène Sarrazin

Prix de la Nouvelle

Ghislaine Bourcier, auteure (Lavaltrie)

Louise Plante, auteure (Joliette)

Prix Réjean-Olivier

Micheline Bouchard, lectrice et amie du livre
(Lanoraie)

Claude Daigneault, auteur et éditeur (Lanoraie)

Prix de photographie Hélène-Pedneault

Louise Boucher (Montréal)

Nancy Pelland (Saint-Ignace-de-Loyola)

Jean-Pierre Rivest (Joliette) 93

**Remerciements aux députés de Lanaudière
qui nous ont accordé leur soutien pour
l'édition 2016 du Concours littéraire de Lanaudière.**



**Berthier
André Villeneuve**



**Joliette
Véronique Hivon**



L'Assomption
François Legault



Masson
Mathieu Lemay



Repentigny
Lise Lavallée



Rousseau
Nicolas Marceau



**Terrebonne
Mathieu Traversy**

Nous leur sommes reconnaissants d'apporter leur appui à l'expansion des arts, de l'histoire et des lettres.

Merci à nos commanditaires
Librairie Martin (Joliette)



France Martin



**Marie-Ange Fernet Sylvestre, petite-cousine de
Réjean Olivier, ambassadrice auprès de la Compagnie EBI.**





Photo prise dans les jardins de la Maison Antoine-Lacombe,
archives personnelles de Yolande Gingras, août 2015.